

Baie-Saint-Paul 92

Pour qui l'art d'aujourd'hui ?

Jean Dumont

LA TÂCHE DE rendre compte d'un événement plébiscité, année après année, par la foule des visiteurs, encore plus s'il s'agit d'une manifestation d'art visuel, est compliquée, autant par la diversité des approches possibles que par la variété des groupes de population susceptibles d'être intéressés par l'événement. Le Centre d'art de Baie-Saint-Paul, dirigé par Francoise Labbé, fête cette année ses 10 ans d'activité en même temps que l'inauguration de son tout nouveau musée en plein cœur de la perle de Charlevoix. Plus de 40 000 visiteurs ont défilé l'an dernier au Symposium de la jeune peinture 91, si l'en juge par l'achalandage et les réactions favorables des visiteurs à mi-course de celui de cette année, le Symposium de la jeune peinture 92 ne décevra ni ses organisateurs ni ses visiteurs.

La formule du Symposium est maintenant parfaitement rodée. Chaque année, les organisateurs invitent, pour une durée d'un mois, une quinzaine d'artistes à produire chacun une œuvre de grand format sur un thème donné. L'an dernier c'était celui de la « Trace », cette année c'est le thème de « Terre-Terre », qui s'accorde aussi bien aux célébrations du 500e anniversaire de la fameuse « découverte » de l'Amérique, qu'aux préoccupations environnementales incontournables en cette fin de millénaire. Les artistes sont réunis dans l'Aréna de la municipalité. Ils y oeuvrent tout le jour et, chaque après-midi, les membres du public y sont admis librement, ayant tout loisir d'observer les artistes au travail, de visionner divers documents photographiques ou vidéographiques sur leurs démarches, d'assister à des conférences et de participer à des



Travaillant depuis déjà 15 jours sous les yeux curieux du public, les artistes du Symposium de la jeune peinture de Baie-Saint-Paul en sont maintenant à mi-chemin de leur œuvre. Ici, Baruj Salinas, de Cuba, complète une peinture qui n'a que les apparences de l'informel.

colloques sur des sujets pertinents à l'art d'aujourd'hui, de bavarder personnellement avec les créateurs ou de bénéficier des commentaires de l'équipe d'animateurs mis à leur disposition.

Demander à des artistes, individuellement par définition, non seulement de produire en public et donc, d'une certaine façon de dévoiler ce qu'ils considèrent être leur moi le

plus intime, mais encore de vivre en commun pendant un mois, n'est certes pas une mince exigence. Leurs conditions matérielles d'existence ont été cette année grandement améliorées. Ils disposent chacun d'une chambre individuelle dans une grande et confortable maison. Un généreux commanditaire de la ville assure à chacun d'eux la libre disposition d'une bicyclette pour la durée de

leur séjour, facilitant ainsi le bénéfice de quelques instants d'une solitude indispensable.

L'exposition inaugurale du nouveau musée témoigne de la vitalité des symposiums précédents. On y relève les noms de participants dont on peut voir aujourd'hui couramment les œuvres dans nos bonnes galeries de Montréal ou de Québec. Les Chrétiennes Ainsley, Nycol Beaulieu,

Laurence Cardinal, Michèle Drouin, Jacques Leclaire, Serge Lemoyne, Lauréat Marois, Denis Pellerin, Louise Prescott, Lili Richard, Dominique Sarrazin, Michel Saulnier, et bien d'autres.

Est-ce à cause de cette brochette de noms considérés comme les représentants de la peinture d'aujourd'hui ? Est-ce parce que la jeune peinture est en train d'évoluer ? Est-ce parce que le choix des participants de cette année est plus proche de certaines préoccupations des organisateurs du symposium ? Je ne sais, mais la sélection de cette année me paraît témoigner d'énormes différences dans la qualité de l'art présenté, même si le fait que les productions des artistes n'en sont qu'à mi-course, rend naturellement impossible une évaluation définitive.

Je m'empresse de dire qu'il s'agit là d'un point de vue personnel qui ne met nullement en cause l'intérêt majeur de cet événement pour le public en général. Pour ce dernier, et pour la justification du symposium, la possibilité d'échange avec un artiste au travail, la familiarisation avec des techniques ignorées, l'ouverture sur des préoccupations, des rêves, des façons de sentir et de penser qui ne font pas partie de la vie quotidienne, seront toujours beaucoup plus importantes que le jugement porté sur celles-ci par un milieu spécialisé, qui les inscrit dans une histoire et dans une évolution comportant nombre de données souvent ignorées du public habituel, ce qui n'enlève d'ailleurs aucune légitimité à ce jugement.

Pour rester au niveau des généralités, il est possible que mon apparence de malaise soit née d'un certain nombre de notions ambiguës semblant flotter dans l'ambiance de l'événement : idées glanées dans les papiers promotionnels, dans des mots entendus lors de conférences ou de colloques, dans des phrases

Voir page B-2: Baie-Saint-Paul

LES ATRIDES

Le Soleil le sang, la mort et la vie

C'est le grand événement de l'année théâtrale. La compagnie d'Ariane Mnouchkine, le Théâtre du Soleil, est à Montréal pour jouer la tétralogie des « Atrides ». C'est la première fois que la troupe vient jouer au Canada. Invitée par le Festival de théâtre des Amériques et le comité des Fêtes du 350e anniversaire de Montréal, le Théâtre du Soleil, fondé en 1964 et célèbre à travers l'Europe, s'installe pour trois semaines à l'Aréna Maurice-Richard pour donner Iphigénie à Aulis d'Euripide, Agamemnon, Les Choéphores et Les Euménides d'Eschyle. Avant de se rendre à New York pour s'installer du 1er au 11 octobre au Brooklyn Academy of Music. Robert Lévesque a vu la version intégrale de l'ouvrage à la Cartoucherie de Vincennes.

Robert Lévesque

DES MILLIERS de tragédies jouées dans les théâtres de la Grèce antique il ne reste plus aujourd'hui qu'une quarantaine de

Voir page B-2: Atrides

Lise Bissonnette se fait romancière

Stéphane Ballargeon

DANS SES ARTICLES, les qualités de l'écrivaine ont constamment débordé les intentions de la journaliste. Au plaisir de certains, dont René Lévesque, qui selon la rumeur, répétait qu'elle s'écroulait d'écriture. Comme un reproche de pêcher par le style, de mêler l'esthétique à la critique, de pousser quelques pointes du côté du durable dans des textes tout entier consacrés à l'éphémère. D'autres, innombrables — mais sûrement moins concernés par son habitude à manier le sarcasme comme un pinceau — admirateurs de ses éditoriaux fleuves, truffés de trouvailles linguistiques et d'expressions anthologisables, souhaitaient, au contraire, qu'enfin la dame se laisse emporter par sa plume enchantée, s'abandonne à l'écriture, la « vraie », celle qui résiste à l'épreuve du temps.

La chose est donc faite : Lise Bissonnette lance cette semaine son premier roman, *Marie suivait l'été*, qui paraît en codition chez Boréal et au Seuil. 111 pages bien tassées d'une merveilleuse prose poétique sur son Abitibi natale. Le temps pour la jeune Marie de rencontrer des personnages qui marqueront son destin, la serveuse Corinne, une femme libre et sauvage, l'émigré Ervant venu de son Europe millénaire dans ce « pays-prison qui traîne ses rochers comme des boulets », où « rien n'arrive que des égratignures », « entre les pousses de bleuets stérilisés par la racine, et les débris de cellophane, et les mégots, et les déchirures d'un journal, jaune ».

L'idée d'écrire un roman, l'éditorialiste avoue la trainer « comme bien des journalistes, depuis très longtemps ». Dès l'entrée dans ce métier — dans son cas, comme en entre en religion — puisque dans ses souvenirs des années soixante, des phantasmes de littérature colorient les premières activités journalistiques, au Quartier-Latin de l'Université de Montréal. « Je me sentais

aussi proche de publications comme la Nouvelle Barre du Jour. Je les fréquentais en marginale, mais j'envieais déjà, moi aussi, d'écrire « autre chose ».

À la longue, le journalisme l'a en quelque sorte happée. Entrée au Devoir en 1974, elle dit n'avoir jamais trouvé le temps de se consacrer à ses ambitions romanesques. *Marie suivait l'été* est le fruit de cinq semaines de discipline additionnées à des années de nonchalance. Des années à coucher sur papier des phrases éparpillées et une première réécriture du début de l'ouvrage autour de 1985. C'était littéraire, mais pas

écrire. « Je suis extrêmement consciente de l'exigence de cette discipline. » Pour ses articles, elle dit savourer « le moment d'avant », quand le texte s'organise en elle, avec le plan de route. Pour le roman, elle est allée à l'aventure. « Je me suis juré que le prochain me conduirait un peu moins par lui-même. » Ce prochain livre s'intéressera au milieu de la critique. « Un truc assez étrange, un peu fou, pour qu'on ne pense pas que c'est un roman à clé. J'ai beaucoup observé, j'ai vécu pleins de faits cocasses et je suis en train de les greffer à une histoire insolite. »

Elle sait qu'on l'attend déjà au

feu. Par exemple avec une ponctuation fantaisiste et des passages un peu « osés ». « Je ne suis pas pour une écriture trop linéaire, à l'ancienne, ni trop hermétique, ni pour des propos gratuits. Mais à mon avis il faut sentir que le produit est de son siècle. (...) Reste que les gens ont l'habitude de me voir commenter la constitution plutôt que d'écrire des passages de vie à saveur érotique. »

C'est une chose de rapporter l'événement, débattre objectivement du dernier scandale, vilipender les arcanes d'un projet de loi. C'en est une autre de s'exposer soi-même, de révéler ce qui est enfoui au plus profond de soi. C'est pas pareil, évidemment, même si j'ai déjà assumé des sentiments plus personnels dans mes chroniques des années 1980. Je me suis décidé à y aller, à plonger tête première. Je franchis le Rubicon et advenue que pourra. »

Finalement, pour elle, le vrai test, les commentaires qui comptent vont surtout venir des proches, de ceux qui connaissent l'univers qu'elle décrit, l'Abitibi-Témiscamingue de sa jeunesse. *Marie suivait l'été*, n'a pourtant rien de biographique. C'est une œuvre de fiction, un récit. Marie, ce n'est pas moi. » Lise Bissonnette apparaît sous d'autres traits dans son livre, à New York, dans un ascenseur où l'héroïne croise « une jeune femme à lunettes à l'accent français », « une sous-locataire de passage », au 135 de la 39e avenue, où la directrice a séjourné en 1980-81.

L'écrivain Jacques Godbout lui a rappelé que dans un roman soit l'histoire est fautive et tous les détails sont vrais, soit les détails sont faux et l'histoire est vraie. « Je n'ai pas hésité une seconde : dans mon cas, mes souvenirs personnels alimentent certains détails mais tout le reste est inventé. J'ai adopté un style littéraire, mais j'ai travaillé en journaliste. »

L'Abitibi du roman rappelle celle d'une de ses chroniques de juillet 1986, ce « greffon insolite, dérangeant le Québec dans sa trajectoire, le grain de sable de son histoire », comme elle l'écrivait dans son recueil *La passion du présent*. C'est

« Les lecteurs s'attendent à ce que ce soit bon : ils ne veulent pas une œuvre de jeunesse, même si c'est mon premier roman. Je suis préparée à subir les feux de la critique, qui est nécessaire. Je vais essayer de faire la part des choses, même si une mauvaise presse me ferait beaucoup plus de peine que des reproches adressés à mes éditoriaux. »

très lisible, beaucoup trop hermétique. Sans aimer l'écriture formaliste, je m'étais laissée marquer par ce style où il est facile et réconfortant de ne pas se livrer. »

Puis, avec son retour au Devoir en 1990, la prise de conscience qu'il fallait baliser ses ambitions. « Je venais de passer quatre années de pigiste, avec des horaires flexibles et je n'avais pas touché au roman. En juillet 91, j'ai pris des vacances à Montréal et j'ai écrit de 9 h à midi, tous les jours. D'abord une semaine pour la nouvelle *Robe*, publiée l'été dernier dans nos pages, « un souvenir autobiographique trafiqué ». Le reste du temps consacré au roman, qui sera travaillé pendant les vacances des Fêtes et achevé ce printemps, en Floride.

On a l'impression que de l'encre lui coule dans les veines et pourtant Lise Bissonnette avoue ne pas aimer

tourner. La barre est haute. Jean Barbe et Nathalie Petrowski ont goûté à la médecine de la brique et du fanal. « Les lecteurs s'attendent à ce que ce soit bon : ils ne veulent pas une œuvre de jeunesse, même si c'est mon premier roman. (...) Je suis préparée à subir les feux de la critique, qui est nécessaire. Je vais essayer de faire la part des choses, même si une mauvaise presse me ferait beaucoup plus de peine que des reproches adressés à mes éditoriaux. »

D'autres grands du Devoir l'ont précédée sur cette voie semée d'embûches. André Laurendeau, plus doué pour l'essai incisif que pour le roman ou le théâtre, Jean-Louis Roy avec un recueil de poèmes. Mais au journal éditorialiste ou directeur du journal n'a publié de roman alors qu'il était en poste. Lise Bissonnette a bien conscience de jouer avec le

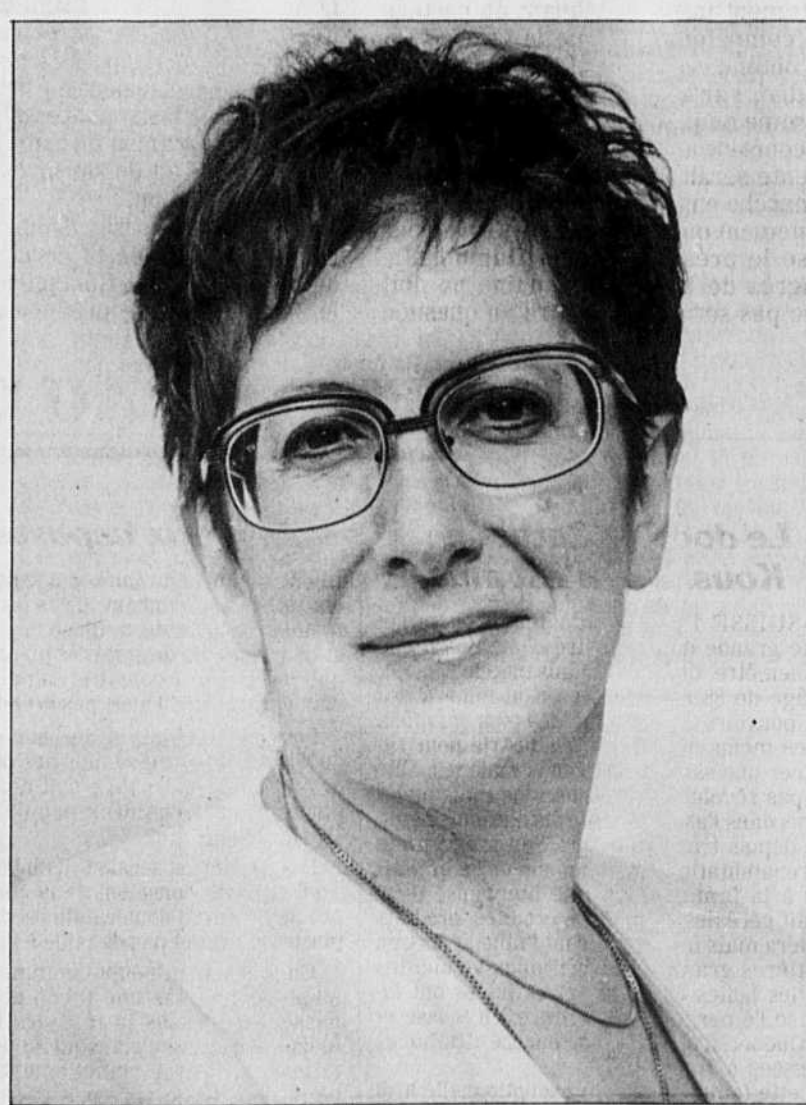


PHOTO NORMAND BLOUIN

Lise Bissonnette.

ma continuité dans ma façon de voir cette partie du pays. J'ai voulu créer un climat géographique, physique, mais aussi rappeler une part de notre existence que les Québécois me semblent avoir très mal intégrée. On voit ça comme un Far-West superciel, peuplé de danseuses nues, alors qu'il y a là une sorte de rencontre des mondes, un pays de nomades. »

L'Abitibi de *Marie suivait l'été*, c'est un monde de prolétaires déracinés, un paysage aride où les maisons ont trente ans d'âge, c'est l'Amérique en nous et le monde des « autres », une église russe ortho-

doxe, des Polonais et des Italiens, loin de Charlevoix et des pêcheurs, à mille lieux des fantasmes d'homogénéité culturelle et de l'imaginaire nationaux des années soixante et soixante-dix. « Je n'ai jamais brandi de drapeau de ma vie et je me suis toujours senti mal à l'aise dans le militantisme nationaliste ou autre. J'ai toujours été sensible au côté non-homogène des choses et j'ai voulu en témoigner dans ce roman. Le Nord-Ouest québécois a vécu encore plus intensément que toutes les autres régions cette impureté prophétique qui me plaît et me fascine. »

4e FESTIVAL DE TROIS

LUNDI 31 août SOIRÉE AUTOUR D'ANNE-MARIE ALONZO

LES MUSES de/et avec Pauline Julien

ainsi que

GALIA QU'ELLE NOMMAIT AMOUR de Anne-Marie Alonzo

dans une adaptation scénique et une mise en lecture de France Castel

avec France Castel et Monique Richard • Apparition de Germaine Dugas

Mytho-maquillages de Mikie Hamilton • Photographies de Jean-Guy Thibodeau • Musique de Kathleen Dyson

BILLETTS LIMITÉS

Animatrice: Germaine Dugas — Sous la présidence d'honneur de madame Lise Bacon, députée de Chomedey, vice-première ministre et ministre de l'Énergie et des Ressources

TOUS LES LUNDIS DE JUILLET ET AOÛT À 20 HEURES

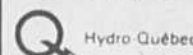
RÉSERVATIONS:

(514) 662-4442

PRIX D'ENTRÉE: 10,50 \$

LIEU: Maison des Arts de Laval
1395, boul. de la Concorde ouest, Laval
Autobus Laval Henri-Bourassa
35 - # 40 - # 42

RENSEIGNEMENTS: (514) 663-4028



THÉÂTRE

Les Atrides de Mnouchkine

- Iphigénie à Aulis
- Agamemnon
- Les Choéphores
- Les Euménides



Le chœur des Atrides, formé des comédiens et des comédiennes du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine. Dans la tétralogie qu'elle réunit avec une pièce d'Euripide et trois pièces d'Eschyle, Mnouchkine redonne au chœur de ces tragédies grecques toute son importance. Il accompagne constamment l'action, la commente, dans une chorégraphie remarquable. Treize comédiens en font partie, dont Catherine Schaub dans le rôle du Choryphée.

◆ Atrides

textes, grands rescapés d'un naufrage de la mémoire, échappés à l'oubli; des oeuvres qui ont traversé le temps, morcelées, incomplètes, traduites, trahies, adaptées, retraduites et remodelées au gré des hellénistes et des modes théâtrales, au fil des siècles. Dans ce lot précieux qu'Ariane Mnouchkine appelle « la pointe de l'iceberg d'un esprit », il y a sept des 90 drames d'Eschyle, et 18 des 92 laissés par Euripide.

La plus ancienne de ces tragédies conservées est d'Eschyle, *Les Perses*, écrite en 472 avant l'ère chrétienne; la plus récente, la dernière, est l'*Oedipe à Colone* de Sophocle qui date de 401 av. J.-C. Dans cette matière fondatrice du théâtre, les Grecs ont élaboré, au coeur d'une famille tragique exemplaire, que ce soit en soutien de l'idéologie de l'état ou en miroir à la réflexion politique, les rapports que l'individu entretient avec la famille, et avec la cité. Rien n'est plus actuel dans notre siècle de guerres, quand on relit les Grecs anciens.

La première qualité du travail que Ariane Mnouchkine a mené avec *Les Atrides*, cette splendeur « tétralogie » qu'elle organise en faisant précéder les trois pièces de *L'Orestie* d'Eschyle (*Agamemnon*, *Les Choéphores* et *Les Euménides*) par une des pièces d'Euripide (*Iphigénie à Aulis*), afin de tracer depuis le début la chronologie d'une série de sacrifices, meurtres et vengeances qui marque l'histoire de la famille d'Atrée, est justement ce tracé clair, cet ensemble en quatorze ou elle réunit Euripide à Eschyle avec une maestria sans excès, sans démagogie, sans complexe, dans un grand mouvement de danse et de musique, donnant à l'ensemble tous les caractères d'un ouvrage unique, d'une composi-

tion entière.

Le parti pris de Mnouchkine est de remonter autant que possible à la source de ces tragédies, dans le texte comme dans leur représentation. On a vu, avant elle, la tragédie grecque jouée dans l'emphase, ou les orgies de jupettes et de cothurnes, avec des accents gonflés jusqu'à la déclamation ou le cri, dans des habits modernes et le dénuement radical du lieu, mais toujours avec de grandes coupes claires dans les partitions du chœur, la plupart du temps ramenée au seul choryphée. Oubliez cela, cette imagerie d'Épinal, car *Les Atrides* de Mnouchkine vous apparaîtront d'abord dans une grande simplicité festive, une unité de couleurs (le rouge, le noir et l'or) et une splendeur de fête barbare; il s'agit d'un spectacle intense et harmonieux, fervent, jamais démesuré ou tonitruant. La force de l'ouvrage de Mnouchkine vient de son humilité, de son uniformité et de sa subtilité. Du drame antique elle fait une fête théâtrale qui émerge, comme au-dessus de la tragédie qui gronde. On « joue » l'habit de la tragédie pour en dégager les passions et non les aviver. Là où le metteur en scène allemand Peter Stein, par exemple, a traduit la violence et la férocité de cette matière — il a signé une *Orestie* de sang et d'acier remarquable — Mnouchkine a plutôt choisi de traduire, dans une ronde, la tristesse et la fatalité des Atrides dans un spectacle plus soyeux que nerveux, plus festif qu'agressif.

On sait peu de choses de la représentation de la tragédie grecque. Si non que ces spectacles pouvaient durer des jours, qu'il y avait très peu d'acteurs, deux ou trois, que les chœurs étaient nombreux, comme des foules se déplaçant et chantant la complainte de ces malheurs; des intervalles comiques ou ironiques

étaient placés pour divertir, détendre l'atmosphère. Ariane Mnouchkine, sans recréer cela et sans vouloir faire métier de reconstitution historique (n'y cherchez rien de cela), a tenté plutôt à s'approcher le plus près possible des textes, de l'esprit des textes, matière première de sa magie théâtrale; elle a voulu retourner à l'intégralité de ces monuments du théâtre, sans couper dans les textes qui nous sont parvenus.

Elle a traduit elle-même deux des trois pièces d'Eschyle, partant d'un mot à mot établi par une spécialiste du grec ancien, Claudine Bensaid. La pièce d'Euripide et *Les Euménides* d'Eschyle ont été traduites par Jean et Mayotte Bollack, dans un même esprit de retour à l'origine, de recherche du sens premier et de ce que « cela veut dire ». Ils ont décapé les couches que les traducteurs ont accumulé dans les différentes approches, ou langues, commettant bien souvent des manipulations, inversions, corrections. C'est là, dans ce travail patient sur le texte, ce déchiffrement, que l'on trouve la première qualité de cet ouvrage théâtral remarquable.

La seconde qualité est évidemment la mise en scène de l'ensemble, tout ce mouvement, ce ton, ce jeu, cette danse, cet « état du théâtre » en somme, à mi-chemin entre le non-jeu et l'émotion, entre la fête et le théâtre, qui fait de la compagnie du Soleil cette grande troupe collective, cette « compagnie », où des décennies de création collective, une approche ludique et anti-conventionnelle de la pratique du théâtre à plusieurs égards proche de la pratique des vrais amateurs — on pense au travail de Jacques Copeau, dont Mnouchkine est la grande continuateur — une pratique amoureuse et conviviale du théâtre, pratique sacrée aussi, respectueuse de la tradi-

tion foraine, ont créé un style particulier, riche, rigoureux aussi, le « style Soleil ». Imaginez l'arrivée d'une troupe de saltimbanques...

Vous les verrez, ces comédiens de Mnouchkine, en arrivant à l'Aréna Maurice-Richard (il faut être là une heure avant le spectacle), dans un grand espace aménagé sous les gradins du public. À travers leurs malles, devant des miroirs, ils se maquillent, se préparent, font des exercices d'assouplissement, enfilent ces costumes plus chinois que grecs, dans un silence étonnant. Prêtres profanes ou clowns sacrés s'apprêtant à célébrer une messe étrange, à danser la furie des Atrides. Et puis il y a ceux qui vous servent à boire, à manger. Vous y reconnaitrez sans doute Mnouchkine elle-même. Le spectacle commence là, dans cette mise en train. Dans ce climat du spectacle qui va commencer. Cette attente.

Que vont jouer ces acteurs? Le destin de plusieurs générations. Une histoire qui a commencé il y a 3500 ans... En plaçant *Iphigénie à Aulis* d'Euripide en ouverture de sa tétralogie, Mnouchkine raconte l'histoire des Atrides dans son entier, du moins à travers les pièces conservées. Il faut savoir toutefois qu'il y a eu le crime d'Atrée, qui a fait tuer les enfants de son frère pour obtenir le trône de Mycène; crime premier, antérieur à la tétralogie, horreur originelle — Atrée a fait manger à son frère non averti la chair de ses enfants — qui va couler dans le sang le destin des descendants, la fatalité des Atrides. Dans *Iphigénie à Aulis*, quand le spectacle Mnouchkine commence, Agamemnon, le fils d'Atrée, répète en quelque sorte la faute de son père lorsqu'il consent à immoler Iphigénie, sa fille, en sacrifice pour que le vent se lève et que sa flotte aille reprendre à Troie Hélène, la femme de son frère Ménélas.

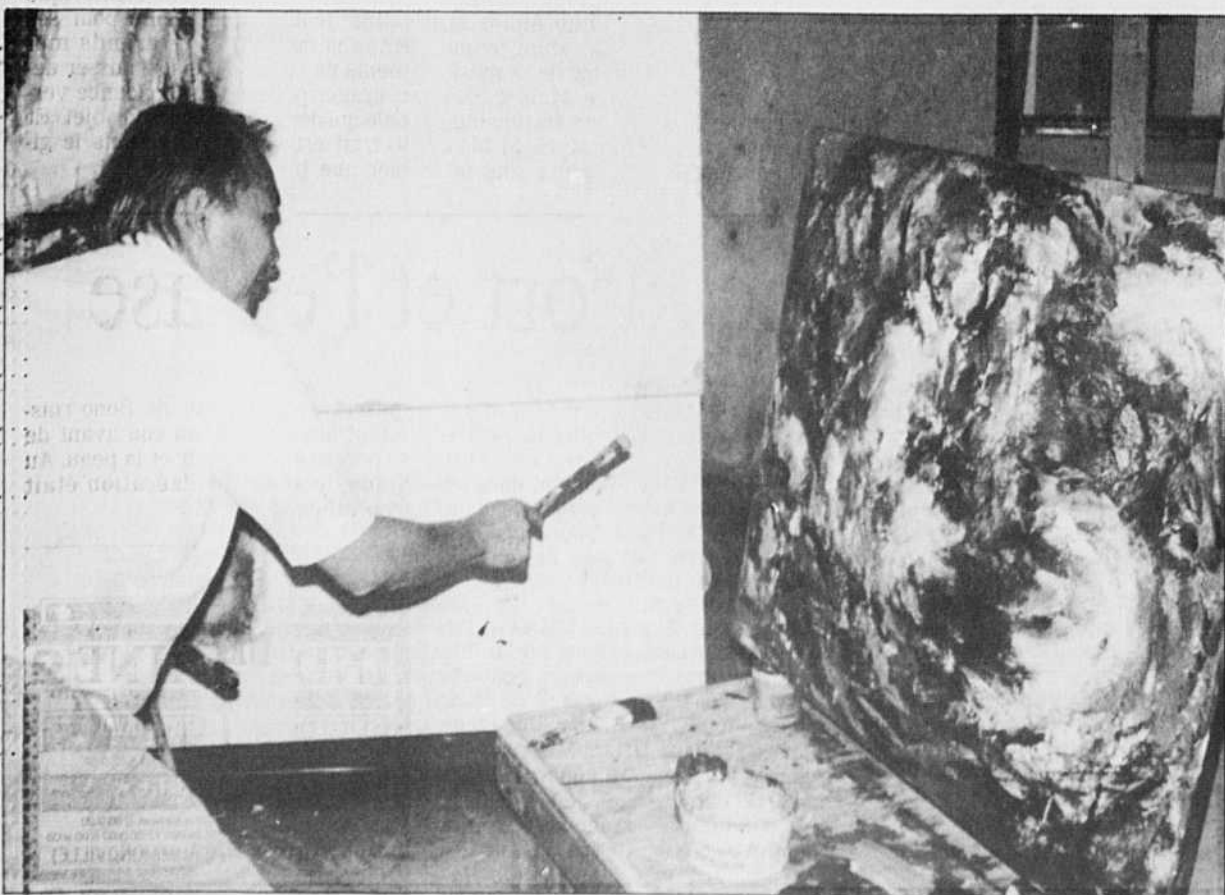
Dans *Agamemnon*, second volet du spectacle de Mnouchkine — alors que c'est plutôt le premier de *L'Orestie* d'Eschyle — Clytemnestre, la femme d'Agamemnon, qui fut bouleversée par le sacrifice de sa fille, prend sa vengeance après une longue attente de 10 ans. Elle tue Agamemnon de retour de Troie. Et prend le pouvoir avec la complicité d'Egisthe, son amant. Dans *Les Choéphores*, Eschyle met alors en scène la vengeance des enfants d'Agamemnon et de Clytemnestre; Electre et Oreste, qui était un poupon à la mort d'Iphigénie. Oreste est revenu, il a été exilé après le meurtre de son père, et avec sa soeur il va entreprendre le pire: le meurtre de la mère, pour venger le père. Dans *Les Euménides*, qui est le procès d'Oreste, celui-ci sera finalement acquitté par les Purificatrices, ces Euménides qui purifient le geste d'Oreste. C'est la pacification, la vengeance remplacée par la justice, c'est la fin de la barbarie et le début de la démocratie.

Mnouchkine a retenu une des particularités connues du théâtre antique grec, elle fait jouer par un minimum d'acteurs les rôles principaux de ces quatre pièces. Ainsi par exemple Simon Akbakian (remarquable comédien) va jouer à la fois Agamemnon dans *Iphigénie à Aulis* et Agamemnon, et jouer le fils Oreste dans *Les Choéphores*. Nirupama Nityanandan, elle, va jouer Iphigénie dans *Iphigénie à Aulis*, puis Cassandra dans Agamemnon, Electre dans *Les Choéphores* et une Érynie dans *Les Euménides*. Remarquable, et inoubliable, la comédienne Juliana Carneiro da Cunha traverse la tétralogie dans le rôle de Clytemnestre. Et Brontis Jodorowsky est Egisthe, puis Le Guetteur dans Agamemnon. Catherine Schaub est le choryphée dans les trois premières pièces. Une

troupe de douze ou treize acteurs fait le chœur. Ils sont tous parfaitement unis, et offrent la quintessence d'une troupe.

Dans un lieu unique, vaste arène entourée d'un muret où apparaissent à peine quelques taches de sang séché, espace nu, blond et clair sur un fond bleu méditerranéen, sous une lumière du jour, les acteurs de Mnouchkine jouent, chantent et dansent ces sentiments, ces bouleversements qui n'ont pas d'âge, l'angoisse, la colère, l'injustice, la vengeance. Dans cet univers recréé par le Théâtre du Soleil, lieu d'un monde orientalisé qui met en application la phrase d'Artaud (« le théâtre est asiatique »), la musique est primordiale. Elle est dans les textes, elle est aussi dans les cordes et les instruments imaginés par Jean-Jacques Lemétre, dans cette musique faite de tous les mélanges de cultures, du celtique au catalan, du coréen à l'indien, musique qui se joue sur place tout au long des quatre pièces et qui fait partie à part entière de l'ouvrage de Mnouchkine.

On me demande parfois lesquelles ou laquelle des quatre pièces il faut voir. Je dis aux amateurs de théâtre qu'il faut voir l'ensemble, dans le laps de temps le plus rapproché. C'est la seule manière d'accéder à cette fête. Mais aux autres, qui ne pourraient consacrer temps ou argent à cet événement, voyez les trois premières où les Atrides sont enfoncés dans le meurtre (c'est théâtralement le plus fort), ou seulement *Les Choéphores*, tragédie dans le tragique quand un fils tue sa mère. Quoiqu'il en soit, chacune des pièces étant en soi un tout, et chacune formant avec les autres un grand tout, à chacun son choix: le travail de Mnouchkine est un travail hors du commun, la visite du Soleil est un événement rare, libérez-vous, que diable, pour voir l'oeuvre complète!



Truong Chanh Trung au travail.

◆ Baie-Saint-Paul

prononcées par des artistes ou des animateurs. Citer quelques unes de ces ambiguïtés ce n'est pas y répondre: simplement poser une question et qu'on réfléchisse.

Il en est ainsi de la notion de « l'homme de la rue », par exemple. Je n'en ai personnellement jamais vu. J'ai par contre souvent rencontré des publics ou des individus qui servent de prétextes à des groupes de pouvoir, que ce soit celui dont je fais partie ou ceux qui prétendent ne pas en être. C'est tellement vrai que si

personne ne persuade « l'homme de la rue » que l'art conceptuel ou installatif n'est que billes de d'intellectuel ou de critique crédule, il s'y intéressera autant qu'à une autre forme d'art. C'était visible au Symposium, où la très belle pièce conceptuelle de Nan Gonzalez attirait autant les visiteurs que les pièces plus traditionnelles.

Et qu'en est-il de cette notion d'un universalisme supposé de l'art qui traîne dans ses fontaines la notion platonicienne et colonialiste du « même »? Et de celle de la supré-

matie de l'instinct et de l'émotion sur la pensée qui cache un anti-intellectualisme rampant? Aimer est une chose; comprendre en est une autre. Il nous faudra bien un jour aussi nous arrêter sur une définition de l'art, juste ou fautive, et en faire part au « public » en question. L'art ne peut être à la fois un lieu où l'on se reconstruit et qui tranquillise et celui de la recherche nécessairement inquiétante d'un futur du monde... Vous avez jusqu'au 7 septembre pour soulever ces questions et bien d'autres encore, et participer ainsi à l'intérêt de ce symposium.

Les artistes de l'édition 92

DANS LE CADRE du 500e anniversaire de la découverte de l'Amérique, et en accord avec son thème de « Terre-Terre », le Symposium de Baie-Saint-Paul s'est assuré cette année de la participation d'artistes des deux Amériques.

Roberto Lizano est originaire de Costa-Rica. Sa formation qui couvre à la fois les arts visuels, l'ingénierie et les métiers d'art lui permet d'envisager la création artistique, avant toute chose, comme un acte de liberté. Le support le plus courant de sa peinture? Le carton des boîtes d'emballage...

Baruj Salinas, de Cuba, travaille, sous des apparences informelles, dans la tradition d'évocation des atmosphères des Turner et des Monet. Les formes que révèle cette peinture ne sont pas celles que l'oeil est habitué à percevoir.

Clara Morera, également de Cuba, travaille à la lisière de deux mondes plastiques qu'elle traite avec le même humour grinçant. L'un, sombre, fait d'une peinture brutale et de collages surprenants, baigne dans la violence et la gestualité. L'autre, fait d'une peinture nette, propre et infiniment patiente, s'apparente à la tranquille naïveté d'une miniature infiniment agrandie.

Soledad Salame, native du Chili, habite actuellement aux États-Unis après avoir vécu de nombreuses années au Venezuela. Sa préoccupation pour le destin de notre terre est environnementale date d'avant la mode et est ancrée solidement à une réalité dans laquelle elle reconnaît l'importance primordiale de l'eau.

Nan Gonzalez est d'origine vénézuélienne. Son travail est d'inspiration nettement conceptuelle, et touche aussi bien à la photo, au cinéma qu'aux installations multimédia. Toute de rigueur et de précision dans le propos, le « toast à la Terre »

qu'elle propose au Symposium n'en est pas moins une véritable fête de la lumière.

Ena Auguste, d'Haïti, n'en est pas à sa première participation à l'événement, et sa palette réaliste est au service des arbres et des fleurs de son pays.

La participation canadienne est forte de neuf artistes en provenance du Québec, du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario.

Françoise Catellier pratique une peinture qui mêle la rigueur toujours fragile des thèmes architecturaux, à la souplesse résistante du thème de la fécondité: la femme comme véritable architecte du monde.

Suzanne Chabot exprime le cri de détresse de cette fin de siècle par l'entremise du papier utilisé comme « matière » de l'oeuvre.

La recherche de Willy Lemaitre, qui mêle la photographie et la peinture, tourne autour de la problématique réalité-abstraction dans le paysage, ce dernier devenant non pas un fait à montrer, mais un simple prétexte à l'image et au rêve.

Les formes et les symboles de Margot Pépin semblent hérités de la bande dessinée. Nombre d'entre eux sont en fait inspirés par la culture indienne, ou celle des aborigènes d'Australie où elle a eu l'occasion de séjourner. Sa production évolue de la peinture et de la gravure vers le bas-relief de bois.

La peinture de Joëlle Tremblay semble avoir gardé la mémoire des grands maîtres pour explorer « le lien puissant existant entre le cri de Terre-Terre et le corps surprenant et éphémère d'une femme sur le point d'accoucher ».

Truong Chanh Trung est quant à lui, on l'aura deviné d'origine chinoise. Les onze années de séjour en terre d'Amérique de ce « boat people », n'ont pas atténué chez lui le

souvenir de la tourmente. Dans sa peinture gestuelle, la forme circulaire récurrente de la vague témoigne autant du drame vécu que de la mémoire de l'ancienne culture.

Colin Chabot se considère un spectateur de la terre. Il en note dans sa peinture, sous une forme hyperréaliste et patiemment obsédée, comme pour retrouver un paradis perdu, le moindre plis d'une formation rocheuse ou la moindre variation de la lumière.

Alexandrya Avard Eaton, originaire du Nouveau-Brunswick, se veut une apôtre des sentiments de bonheur et de joie qu'induit la contemplation des fleurs. Elle les prend donc pour sujet pour leur faire dire, dans un coup de pinceau ou un éclat de couleur, ce qu'elle pense ou ce qu'elle ressent.

Les préoccupations d'Owen Ford, d'Ontario, sont quelque peu inhabituelles: l'environnement et la nuit... Il peint les croquis de ses paysages sur le motif, mais de préférence par une nuit sans lune. De retour dans l'atelier il s'attelle à la tâche d'intégrer cette image de nuit à une peinture abstraite, déjà préparée sur la toile. Plus engagée qu'il n'y paraît sa peinture parle de la nuit des temps et du « côté noir de nos esprits »...

L'artiste invité du Symposium est cette année Ramon Alejandro, de France, qui malheureusement a déjà dû regagner l'Europe pour des raisons familiales. Il nous laisse, inscrites rapidement au crayon feutre en marge de son projet, quelques phrases qui en précisent l'arrière-plan socio-politique, celle-ci par exemple: « Quiconque considère que la volonté d'un chef d'état vaut plus que les simples désirs du plus commun des mortels, devra lécher les bottes des militaires... »

— Jean Dumont



Quartier Mozart, un film du Cameroun.

Un film candide et frais, à l'innocence sympathique

Quartier Mozart

Jean-Pierre Bekolo, Cameroun.
Aujourd'hui au Parisien 6, 19h20. Et
dimanche au Parisien 6, 15h30. En
français, s-t anglais. 80 min.

Odile Tremblay

UN FILM candide et frais, sans prétention, joué avec une sorte d'innocence sympathique par des acteurs, sans doute des non-professionnels, qui récitent parfois, mais avec un accent qui sait si bien faire chanter le français : ce premier long métrage du Camerounais Jean-Pierre Bekolo *Quartier Mozart* possède les défauts et les qualités d'une oeuvre de jeunesse. Il rend un son limpide, c'est déjà beaucoup. Et puis il courtise le merveilleux, vole de terre. Je parie que le film plaira particulièrement aux adolescents qui aimeront son style enjoué et sa fraîcheur. Assez pour lui pardonner son petit côté séance d'école.

Quartier Mozart est un conte et un mythe, l'histoire d'une jeune fille métamorphosée en homme qui se retrouve dans un petit quartier de

Douala, où le machisme règne. Le commissaire de police, dit Chien méchant, met sa première épouse à la porte pour mieux accueillir la seconde, les femmes sont battues à qui mieux mieux, les garçons du coin ne font rien d'autre que se pavaner en draguant les filles. Une espèce de sorcier, d'un coup de chapeau, en sautant les hommes, fait disparaître leur sexe.

Sous couvert de comédie, *Quartier Mozart* est un portrait de l'Afrique moderne engluée dans ses traditions, mais confrontée au modernisme. Choc des cultures, conflit de génération, lutte des sexes, ici, il y a tout ça, avec une cruauté gommée par le rire. Morale de l'histoire : jeunes filles attention à votre vertu. Un garçon, ce n'est décidément pas sérieux.

House of Angels

Colin Nutty, Suède. Aujourd'hui, au Parisien 6, 21h20. Dimanche, au Parisien 6, 11h, lundi, au Parisien 6, 17h. 119 min. En suédois, s-t anglais.

ON EST rarement déçu par les films scandinaves. Valeur sûre dans un festival, même quand le réalisateur n'est pas trop connu. Colin Nutty,

pourtant d'origine anglaise, passe pour le plus suédois des cinéastes suédois. Il est abonné aux comédies noires. *House of Angels* est de son eau habituelle, grinçant aux alentours, mais rieur, joyeusement amoral, un film clin d'oeil, où l'interprétation glisse en souplesse, qui met du temps à se mettre en branle, mais après, quel gentil délice !

House of Angels est une ode à la tolérance, ayant pour cadre un petit village suédois puritain et hypocrite qui ne rigole pas avec la morale publique. Horreur donc, quand arrive de la ville sur une grosse moto et flanquée de son copain punk, une blondinette écourtée et excentrique, un peu naïve, toujours le rire aux lèvres. Son grand-père vient de mourir, à qui le village ignorait une descendance. Fanny hérite de la maison, s'y installe. Les voisins l'épient, lui font la tête. Douche écossaise en guise de comité d'accueil.

À titre de choc de deux mondes, on verra Fanny et sa bande d'artistes de cabaret exhibitionnistes se flanquer tous nus pour saluer les bonnes gens du village qui écarquillent les yeux avant de pousser les hauts cris. Certains se proposent de mettre le feu à cette maison de perdition aux allures de bordel. Mais Fanny est attachante. Son charme aura raison de tout et de tous.

House of Angels est une douche rafraîchissante, qui fête la joie de vivre et que les festivaliers apprécieront entre deux films noirs. Ils trouveront particulièrement irrésistible le jeu si naturel et attachant de l'actrice principale, Helena Bergström. Ils goûteront aussi les belles images soignées, la musique, le rire.

Quand le banal dérange

Rampage

Film de William Friedkin, États-Unis, 1992, aujourd'hui, Parisien 5, 14h30, Dimanche, Parisien 5, 9h30 et Impérial, 19h. 97 min.

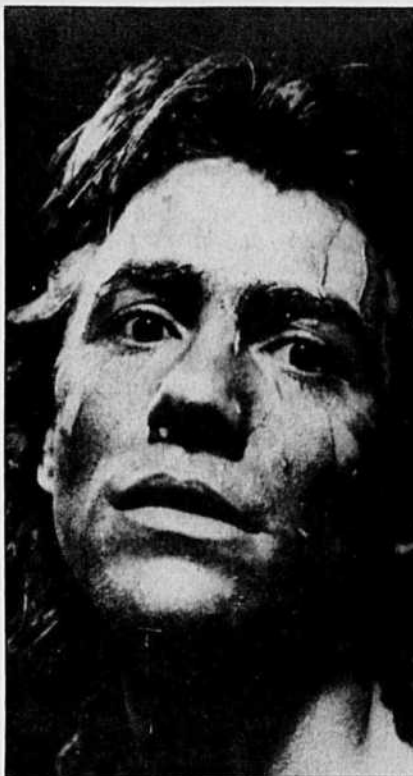
Odile Tremblay

DE LA PART de William Friedkin, qui nous a livré notamment *L'Exorciste*, on ne s'attendait à rien de très rose. Mais cette fois, le cinéaste a voulu donner dans le réalisme noir en portant à l'écran un drame vécu : l'histoire d'un jeune meurtrier en série, qui, écoutant ses voix intérieures, assassinait victime sur victime, buvait leur sang, extirpait les organes de leurs corps. *Rampage* évoque donc le rite des meurtres, puis le procès, le témoignage des psychiatres-conseils, la délibération des jurés.

Au lendemain de la tragédie de Concordia, et à l'heure où les meurtres en série se multiplient dans tout l'Occident, le film prend une résonance particulièrement dramatique.

Le rôle principal est bien tenu par Michael Biehn, et le traitement général du film se révèle assez conventionnel sans trop d'effets spéciaux, ni de caméra complaisante roulée dans le sang (sauf au début). Du net et du banal de ce côté-là.

Mais le propos de *Rampage* trouble et dérange. C'est que le réalisateur ne s'est pas contenté de relater de sordides faits divers, mais y va d'un plaidoyer passionné contre la défense d'aliénation mentale invoquée dans plusieurs procès du genre. Or, manifestement, l'inculpé est schizophrène. En proposant d'abolir cette forme de défense, on lui refuse la réalité même de sa folie. Danger ! C'est donc du droit (légitime) des victimes dont il est question ici, droit qui finit par se confondre avec la soif de vengeance. De plus comme aux États-Unis, cadre du film, la peine de mort fleurit, le débat devient lourd de conséquences. Par sa philosophie, le film m'a personnellement dérangé, déçu, même.



Rampage, un plaidoyer passionné contre la défense d'aliénation mentale.



FESTIVAL DES FILMS DU MONDE

Le malheur venu du petit frère

Alas de mariposa (Butterfly Wings)

De Juanma Bajo Ulloa, Espagne, 110 minutes, sous-titres anglais. Au Parisien 2 aujourd'hui à 19h00, le 4 septembre à 13h10 et le 6 septembre à 19h00.

Francine Laurendeau

ENVOÛTANT. Cette enfant n'a qu'une passion, le dessin, et ses modèles préférés sont les papillons. Mais comment fixer sur le papier la grâce de leur vol et la brillance de leurs couleurs ? La petite fille s'obstine, une petite fille mystérieuse aux yeux immenses. Une petite fille secrète dont le silence est habité par un monde intérieur envoûtant. Et l'envoûtement traverse l'écran. Et on en veut à ses parents de l'aimer aussi banalement. On en veut à sa mère et à son grand-père qui lui auraient tellement préféré un garçon.

Or, voici qu'un petit frère lui naît. Elle ne demanderait pas mieux que de jouer avec lui. Mais éperdue de fierté d'avoir enfanté un mâle, sa mère l'exclut de ce nouvel amour. Et comment son père pourrait-il rétablir l'équilibre, lui qui travaille la nuit et dort le jour ? Bientôt, le drame paraît inéluctable.

Cette première partie de *Alas de mariposa* est captivante par l'atmosphère intense et feutrée, la caméra frôleuse, l'image ambrée, la mise en scène souple et musclée, le jeu retenu de acteurs et, surtout, l'inquiétante petite fille. J'aime moins la suite, avec l'enfant devenue jeune fille, écrasée par la haine de sa mère et l'absence de son père. Mais le réalisateur ne relâche pas la tension, n'abdique rien de son style. Si bien qu'il parvient à nous garder sous in-

fluence jusqu'au dénouement, implacable comme le destin. Et on comprend que ce premier long métrage de Juanma Bajo Ulloa, tourné au Pays Basque, ait remporté le premier prix au dernier Festival de San Sebastian.

El Viaje (Le Voyage)

De Fernando Solanas, Argentine, 146 minutes, sous-titres français. Aujourd'hui à 9h00 au Parisien 3 et à 18h30 au Parisien 4.

FILS DE DIVORCÉ élevé par sa mère, Martin s'ennuie de son père, qu'il connaît à peine, et décide de partir à sa recherche. Il traversera donc toute l'Amérique latine, de la Terre de Feu au Mexique, suivant d'un indice à l'autre, la trace de l'absent mythique. Il parcourt des régions dépeuplées par le capitalisme et fières d'être membres de l'OPA (l'Organisation des pays agencouilles), des contrées étouffées par les dictatures locales et littéralement l'égout de l'Occident. Innocent comme le Candide de Voltaire, il découvre la misère des Américains et les catastrophes écologiques. Et il bavarde avec des personnages sortis des livres de son père, auteur de bandes dessinées qu'il lisait quand il était petit.

Mais *Le Voyage* ne se raconte pas. Après *Tangos, l'exil de Gardel* et *Sur*, Fernando Solanas s'est lancé dans une foisonnante et féroce allégorie des maux qui ravagent l'Amérique latine. Il faut voir ce film pour ses images sublimes, de grands moments de cinéma, sans se laisser décourager par une surabondance verbale qui dépasse parfois son objet. Et le trait est gros, gros comme le gibier que traque Solanas.

Une rivalité qui prend le réalisme à revers

Sans un cri

De Jeanrue Labruno. Présenté demain dimanche le 30 août à 9 h au Parisien 4. En v.o. française.

Alain Charbonneau

REMARQUÉ plus tôt à Cannes, *Sans un cri* devrait plaire à ceux et celles qui ont été subjugués l'an dernier par *Nord*, de Xavier Belvois, encore qu'il n'en ait ni la puissance, ni l'originalité. Comme le film de Beauvois, ce psycho-drame, signé Jeanne Labruno, a le silence pour basse continue, la cellule familiale pour décor et le drame qui se noue sous les cris étouffés de chacun pour objet.

Pierre (Rémi Martin) est camionneur et ne rentre que les dimanches, Anne (Lio) est couturière et travaille à son compte dans la maison de garde-barrière où ils se sont installés avec leur unique enfant, Nicolas. D'amante et d'épouse qu'elle était, Anne a progressivement fait passer son rôle de mère à l'avant-plan et re-

porté son attention sur le fruit de ses entrailles. Jaloux du même, Pierre entretient avec lui des relations difficiles, faites de ressentiments, voire de mesquinerie. Hostilité qui culmine avec l'achat d'un chien de garde qui terrorise littéralement Nicolas, jusqu'au jour où ce dernier réalise qu'un chien, ça s'approprie...

Un cinéma de la cruauté et de la peur, donc, qui n'étonne pas de la part de la réalisatrice de *De sable et de sang*. Évitant le pathos et la démagogie de la psychologie ordinaire, *Sans un cri* renoue, par delà la psychanalyse, avec la mythologie ancienne. Sur fond d'Oedipe et de surmoi animal, ce récit d'une rivalité entre un père et son fils prend intelligemment le réalisme à revers et multiplie non-dits et ellipses avec beaucoup de doigté, comme si l'essentiel de l'action se passait hors film et qu'il fallait sans cesse lire entre les plans. Toute la vie de famille, avec ses transferts incessants, son affect blessé et ses échappatoires impossibles, y est dépeinte sans mé-

nagement. Labruno est un peu au cinéma ce qu'Agota Kristof est au roman : une adepte de la perversion et de la cruauté à l'état latent. À voir, en dépit d'une mise en scène répétitive et des invraisemblances de la narration.

Memento Mori

De Jack Clayton, Grande-Bretagne, 98 min. Présenté aujourd'hui à 16 h 40 au Parisien 5 et le 30 août à 14 h au Parisien 5. En v.o. anglaise.

« RAPPELEZ-VOUS que vous allez mourir » : c'est ce memento moribide, répété par une voix anonyme et cruelle au téléphone, qui bientôt sème l'émol au sein d'un groupe plus ou moins uni de personnes âgées, qu'un malin cherche visiblement à effrayer pour en tirer quelque gain. Mauvaise plaisanterie ou sinistre augure ? Le soupçon s'installe bientôt dans le groupe, mine des amitiés vieilles d'un demi-siècle et remue les cendres de souvenirs lointains et de secrets bien gardés. En-

quête est menée, coupable pressenti. Mais la mort a mille visages, et autant de voix.

Memento Mori se regarde comme se lit le roman de Muriel Spark, dont il est l'adaptation : avec le sourire aux lèvres. Chaleureux comme une tasse de thé et léger comme un nuage de lait, ce téléfilm sans génie, mais sans prétention aussi, est romment réalisé par Jack Clayton (*The Great Gatsby*), qui met en scène une surprenante galerie de portraits. Du vieillard lubrique à la femme de chambre machiavélique, et du fils intéressé à la mère détachée, ses personnages vivent un pied dans le Londres des années 50 et l'autre dans la société victorienne qu'ils ont connue dans leur jeunesse. Adapté aux standards télévisuels, *Memento Mori* reste bien sûr une petite chose, qui a tout juste sa place dans un festival. Mais les dialogues sont de qualité et Maggie Smith (*Death on the Nile*, *A Room with a View*) montre qu'elle est une grande comédienne même dans les films de seconde zone.

CBC tourne la page sur *The Journal*

Paule des Rivières

UNE IMPORTANTE page est tournée à CBC. *The Journal*, l'émission qui donnait sa grille à la télévision anglaise, disparaît dans sa forme actuelle et son concepteur et producteur, Mark Starowicz, est envoyé à la production de documentaires.

M. Starowicz, qui a d'abord créé les émissions radiophoniques d'affaires publiques *As it happens* et *Sunday morning*, avait poursuivi son travail de pionnier en mettant son pied, il y a 10 ans, *The Journal*, qui suivait le bulletin de nouvelles de 22 h, approfondissant les grands événements du jour ou de la semaine. *Le Point* naissait un an après *The Journal*, en s'inspirant même si le réseau français n'a jamais eu les généreux budgets du Canada anglais.

À Radio-Canada, on fait montre

d'une extrême pudeur et on dit qu'il est trop tôt pour affirmer que *The Journal* disparaît puisque la nouvelle équipe et le nouveau vice-président, M. Tim Kotcheff, n'ont pas encore fait leur lit. Mais pour les employés de CBC, il n'y a plus de doute.

Cet automne, le bulletin de nouvelles de CBC sera présenté à 21 h plutôt qu'à 22 h. L'émission durera une heure, comprenant des analyses et des commentaires sur les actualités de la journée. Mais il n'y aura plus deux équipes et deux directions. Pour le reste, Radio-Canada n'aurait pas encore arrêté son choix sur la nouvelle formule. Peut-être parce que John Owen, chef des bureaux à l'étranger, qui dirigera l'équipe du bloc des informations attend toujours la nomination d'un réalisateur.

Dans un communiqué cette semaine, la direction de Radio-Canada déclare que de nombreux autres changements seront annoncés dans les semaines à venir « pour rapprocher les émissions de nouvelles et d'actualités des objectifs de qualité qui sont au cœur du processus de repositionnement ».

À Montréal, la disparition de *Journal* a fait peu de vagues. Le réseau français de Radio-Canada est lui aussi engagé dans une opération de « repositionnement », incluant des efforts considérables pour améliorer le service des nouvelles, mais il a opté pour le maintien du *Point*, qui fêtera ses 10 ans cette année.

U2 au Stade: entre l'inconfort et l'extase

Sylvain Cormier

QUAND ON A EU Bono Vox, le chanteur du groupe irlandais U2, à deux pieds de soi, quand on l'a vu suer dans ses pantalons de cuir, quand on l'a entendu crier de sa vraie voix plus fort que dans les murs d'amplis tellement il était près, quand a saisi un coin d'oeil qu'aucune caméra n'a pu retransmettre sur les écrans géants, quand le souvenir physique a pris le pas sur l'image, on ne se contente plus jamais de moins.

En mars dernier au Forum, j'étais dans la huitième rangée au parterre, collé contre la rampe que Bono, le guitariste The Edge, le bassiste Adam Clayton et le batteur Larry Mullen Jr. empruntaient pour se rendre à une petite scène secondaire au centre de la patinoire. Jeudi soir au Stade olympique, j'étais dans la 27e rangée, à 50 mètres de la rampe. Proportionnellement, j'étais probablement plus rapproché qu'au Forum. Mais dans ma tête, j'étais à des années-lumière.

Bono avait peut-être chaud, mais je n'avais aucun moyen de m'en rendre compte. La plupart du temps, je le cherchais, debout sur ma chaise comme tout le monde au parterre, la scène apparaissant et disparaissant au gré des spectateurs de la rangée devant. Une tête de Bono par ci, Bono jusqu'au torse par là. Parfois, je devais même remettre aux écrans. Je n'étais là pour ça. Pour pallier. Quand je ne voyais vraiment plus

rien, je me distanciais du spectacle et j'étais rappelé à mon inconfort, à l'équilibre précaire sur ma chaise-trempline de plastique un peu trop souple. Ni assez près ni tellement loin dans les estrades pour que je me résigne à vivre le show en plan d'ensemble ou par la lorgnette d'une lunette d'approche, j'aurais vécu mon deuxième show de U2 en moins de six mois entre l'inconfort et l'extase.

L'extase, oui, parce que, peu importe les conditions, peu importe la dimension de l'enceinte, ce spectacle est foncièrement brillant. L'ultime expérience rock. Même au Stade. Même si le show ressemblait passablement à celui du Forum pour les 15 000 fans, sur les 45 000 rassemblés jeudi soir, qui récidivaient l'expérience. Même si c'était l'équivalent en plus gros, avec sept gigantesques antennes de télé et des milliers de watts en sus. Même si on y retrouvait, à la puissance mille, la saturation d'images vidéo et télévisuelles sur les multiples écrans géants et le matraquage de slogans, dont plusieurs, cette fois-ci, étaient traduits en français : « Tout ce que vous savez est faux. 99 % c'est des conneries. Pleurez plus souvent. L'ambition ronge les ongles du succès... ». Même si l'on y recyclait les Trabant, petites autos est-allemandes, suppositoires d'autobus en carton compressé, encore une fois utilisés comme projecteurs de poursuite. Même si l'on y renouait avec la danseuse du ventre se contorsionnant au centre du terrain

pendant *Mysterious Ways*, la séquence acoustique sur la petite scène centrale, et Bono en habit lamé argent se contemplant dans un miroir. Même quand on s'y attendait, l'effet était boeuf. Moins physiquement pris à partie qu'au Forum, j'étais tout aussi ébloui.

Forcément, je retiendrai de cette soirée d'août avec U2 ce qui la différencie de notre dernier rendez-vous. La déplorable absence de *Bad*, chanson-fétiche du groupe. Bono tentant de rejoindre Brian Mulroney au téléphone, en vain. L'apparition inopinée du chanteur-musicien-réalisateur Daniel Lanois, comparse des dernières années, grossissant les rangs du groupe pendant *I Still Haven't Found What I'm Looking For*. Les ajouts bienvenus : *When Love Comes To Town*, la superbe *Running To Stand Still* de l'album *The Joshua Tree*, les grands hymnes de la première époque *Sunday Bloody Sunday* et *New Year's Day*, et la reprise éminemment symbolique en finale de la chanson avec laquelle Elvis Presley terminait tous ses spectacles des années 70, *Can't Help Falling In Love*. Et surtout ces savoureuses reprises de vieux classiques venus de nulle part, *Unchained Melody* des Righteous Brothers à la fin de *One*, et le *Dancing Queen* d'Abba (!) en contrepoint ironique à *Angel Of Harlem*. Unique, ce spectacle l'était certainement assez pour oublier l'inconfort et la distance, mais sans commune

mesure avec la sueur de Bono ruisselant des cheveux au cou avant de se perdre entre le cuir et la peau. Au Stade, le système d'aération était trop efficace.

N'ATTENDEZ PAS DE LE LIRE DANS LES JOURNAUX

DONNEZ DE TOUT CŒUR DES AUJOURD'HUI
AUGMENTEZ VOS CHANCES DE LUTTER CONTRE L'ENEMIE NUMÉRO 1 AU CANADA
440, boul. René-Lévesque ouest
Bureau 1400
Montréal, Québec H2Z 1V7
(514) 871-1551, 1-800-361-7650
Fax: (514) 871-1464

FAMOUS PLAYERS

INDOCHINE G

CENTRE EATON 985-5738 1400 St. Catherine O. ★ ★ ★
1:00-4:30-8:00
CENTRE LAVAL 985-5738 1400 St. Catherine ★ ★ ★
1:00-4:30-8:00
DU PLATEAU 521-7576 1500 St. Laurent ★ ★ ★
12:30-3:30-6:30-9:30
JOLLETTE ★ ★ ★ 521-7576 1500 St. Laurent ★ ★ ★
12:30-3:30-6:30-9:30
Tous les soirs 6:00-9:00
sam-dim 12:30-3:00-6:00-9:00
AUSSI AU CAPITOL (DRUMMONDVILLE)

MEILLEUR FILM ÉTRANGER
CESARS 92

TOTO LE HEROS
CAMÉRA D'OR
PRIX DU PUBLIC
CANNES 91

CENTRE EATON 985-5738 1400 St. Catherine O. ★ ★ ★
Tous les soirs 7:00-9:30

DOCTEUR PETIOT 13 ANS +

CENTRE EATON 985-5738 1400 St. Catherine O. ★ ★ ★
12:20-2:30-4:45-7:10-9:30

CINÉMA

Un incontournable !

An independent life

De Vitali Kanievski. Avec Pavel Nazarov, Dinara Droukarova, Elena Popova. Présenté le 30 août à 21h40 au Parisien 4, le 1er septembre à 17h30 au Complexe Desjardins 1, le 5 septembre à 21h30 au Complexe Desjardins 1 et le 7 septembre à 15h10 au Parisien 6. En v.o. russe avec s.-t. anglais.

Alain Charbonneau

CINÉASTE TARD venu à la réalisation, Vitali Kanievski nous livre cette année, à 57 ans, son deuxième long métrage qui est aussi le second volet de son autobiographie. Sobrement coloré, *Une vie indépendante* est à l'adolescence et à ses désordres transitoires ce que le très noir et très blanc *Bouge pas, meurt et ressuscite*, puissant coup de cœur à Cannes en 1990, était à l'enfance et à son insouciance abîmée. En deux ans, le jeune comédien Pavel Nazarov a vieilli et le héros auquel il donne corps et âme, aussi. La puberté commence à faire son œuvre et le temps des premiers désirs est venu.

Valerka mène toujours à Suchan une vie sombre et sans avenir, hantée par l'ombre oppressante de Staline qui vient de prendre congé du monde dans son mausolée si peu soviétique d'esprit. Renvoyé de l'école pour mauvaise conduite, il se résigne à quitter Valka, la sœur de Galia tuée par des voyous à la fin du premier film, et à monter plus au nord, vers l'estuaire du fleuve Amour où il compte gagner sa croûte en travaillant sur un chantier naval et retrouver du même coup une tante qu'il n'a jamais connue. Exil intérieur, voyage initiatique, école sans livre et

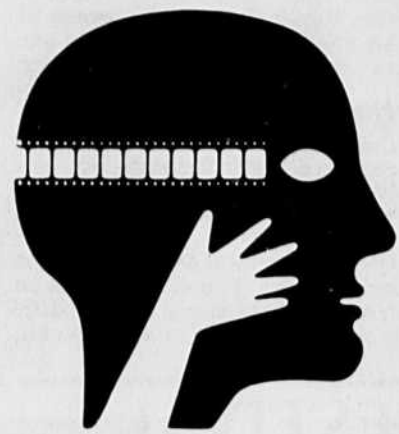
sans maître autre que la vie elle-même dont le sens est à extraire des miettes et des miasmes d'une société où tout se règle à coup de taloches et de racles. Pour Valerka, il s'agit d'apprendre à vivre dans un monde où la vie rime avec survie.

Mais comme dans *Bouge pas...*, le véritable sujet d'*Une vie indépendante*

est dans sa vérité brute, le dur contact avec l'épaisseur des choses et des hommes. En fait, Kanievski maîtrise comme nul autre l'art de surprendre l'existence en cours de route, de la prendre en flagrant délit de cruauté, de violence et d'érotisme animal. Souvent portée à l'épaule, sa caméra, mobile et alerte, réduit l'écart qui sépare la réalité de sa mise en image, et cesse ainsi d'être un simple appareil enregistreur pour devenir un véritable outil de prospection, pour prendre au filet un réel qu'on ne peut regarder à l'oeil nu sous peine de cécité. Comme le soleil. Comme la mort.

Kanievski semble aussi avoir compris, mieux que beaucoup de ses contemporains, que le cinéma n'est pas affaire d'images et de sons (au pluriel), mais bien de mouvement et de rythme (au singulier) : son film est une musique dont lui seul possède la clef, et en ce sens, il réalise pleinement le projet autobiographique, tout en évitant la complaisance qui pollue généralement le genre. Dur avec lui-même, Kanievski l'est aussi avec son moyen d'expression et ne lui laisse rien passer, ni cliché, ni poncif, ni rhétorique. Du cinéma sur lequel on casse les dents, dense comme de la pierre et droit comme une ligne.

Avec *Le chène* de Lucian Pintilie, *Une vie indépendante* s'annonce déjà comme l'un des incontournables de cette 16e édition du FFM. Bien qu'elle soit le fruit d'une étroite collaboration entre le réalisateur russe et un producteur français, cette production est en dépit du bon sens projetée avec sous-titres anglais. Ce n'est pas la première fois qu'on nous fait le coup et tout porte à croire que ce ne sera pas la dernière.



dante ne se trouve pas dans le récit, sorte de variante moderne du roman d'apprentissage où gravitent autour du héros une foule de personnages tout droit sortis des Frères Karamazov et passés à la moulinette du communisme sauvage. Il est plutôt à chercher dans cette façon unique de filmer le passage et de reproduire, avec une rare économie dans les développements et un sens aigu de la durée des plans, l'expérience de la



James Caan, Sarah Jessica Parker et Nicolas Cage dans *Honeymoon in Vegas*.

Au bord de la crise de nerfs

Honeymoon in Vegas

De Andrew Bergman. Avec James Caan, Nicolas Cage, Sarah Jessica Parker. Scénario : Andrew Bergman. Image : William Fraker. Musique : David Newman. E.-U., 1992. 91 min.

Alain Charbonneau

IL Y A des villes où il ne fait pas bon vivre et d'autres où il ne fait pas bon se marier. Ainsi de Las Vegas, où l'on peut perdre le lendemain le triple de ce que l'on a gagné la veille et flamber l'équivalent sa lune de miel et un peu plus sur une carte tirée au

mauvais moment.

Jack Singer (Nicolas Cage) est un détective privé qui se spécialise dans les questions d'adultère et qui, on le comprend, a perdu bien des illusions sur le mariage. Mais son amie, elle (Sarah Jessica Parker), voit les choses d'un autre oeil, et bientôt le somme de rompre ou de se marier avec elle. Entre deux maux, Jack choisit le moindre et les voilà donc qui s'envolent tous les deux dans le premier avion pour Las Vegas où ils entendent bien contracter les liens sacrés et passer gentiment leur lune de miel. C'était sans compter la présence de Tommy (James Caan), un

malfrat de passage là-bas et qui trouve en Betsy le parfait sosie de feu sa femme. Et comme il est facile de piéger le pigeon dans ce tripot de l'Amérique qu'est Las Vegas, Tommy forcera Jack à mettre sa future femme sur la table dans un poker évidemment truqué d'avance. Pour effacer la dette de Jack, Betsy devra passer un week-end à Hawaï en compagnie de l'escroc, qui fera tout pour la détourner de son fiancé, tandis que ce dernier fera tout pour rejoindre celle qu'il aime et l'arracher des griffes de ce prétendant tordu.

Telle est la donne de départ de cette comédie romantique, réalisée par un habitué du genre, Andrew Bergman. Mal construit, bafouant les règles les plus élémentaires de la narration, *Honeymoon in Vegas* réunit Nicolas Cage pour le meilleur et James Caan pour le pire. Car si la présence de Nicolas Cage, qui court après sa fiancée pendant la moitié du film avec la guele de Griffin Dunne dans *After Hours*, sauve le film du vide complet, celle de Caan exhale le contrat passé avec un acteur qui cherche à tout prix ces derniers temps à se remettre sur le marché.

Jetant quelques clins d'oeil amusés à l'Amérique nostalgique, le réalisateur de *The Freshman* a aussi peuplé son film de ces imitateurs clownesques d'Elvis Presley qui se donnent en spectacle dans les cabarets de Las Vegas. La bande sonore intègre une douzaine de chansons du père du rock, interprétées par des chanteurs de la seconde génération : les déboires de Cage à l'hôtel riment avec les paroles de *Heartbreak Hotel*, revue et corrigée par Billy Joel, tandis que son bref séjour en prison s'égare au rythme de *Jailhouse Rock*, repiquée par John Mellencamp. Musique ou image, l'effet est drôle et réussi, et il culmine dans une conclusion délirante, qui ne fait ni queue ni tête et rappelle le cinéma d'un John Waters, le second degré en moins.

Reste que noyé dans l'effervescence du Festival, *Honeymoon in Vegas* passera sans doute incognito dans nos salles, promis à une longue carrière sur les étagères des clubs vidéo. Et ce ne sera pas plus mal.

Roumanie, an zéro

Le Chêne

De Lucian Pintilie, France-Roumanie, 105 minutes, sous-titres français. Aujourd'hui 12h00 et demain 19h40 au Parisien 3.

Francine Laurendeau

UN APPARTEMENT de Bucarest. La jeune Nela s'apitoie sur son enfance heureuse en se projetant un film de famille tandis qu'étendu auprès d'elle, son père se meurt, ce colonel de la Securitate en qui elle s'obstine à voir un héros anarchiste. Cette première séquence vous donne une idée du ton du film, entre le cauchemar et la farce, à l'image d'une Roumanie ballotée entre le sublime et le lamentable.

Son père incinéré, Nela prend le train pour la petite ville de province où elle va occuper son premier poste de psychologue. Sauvée d'un viol par Mitica, jeune médecin de l'hôpital local, comme elle anticonformiste, elle va traverser une série d'événements à la fois absurdes, burlesques et tragiques, avant d'enterrer sous un grand chêne les cendres de son père, et de trouver tout de même, auprès de Mitica, un sens à cette drôle de vie.

Dans un pays où rien ne va — Nela, qui veut donner à la science le corps de son père, se le fait refuser parce que les frigidaire ont cessé de fonctionner — où tout le monde espionne tout le monde (ils sont partout, ces yeux et ces oreilles de la Securitate), où tout s'achète, même ceux que l'on croit de généreux Samaritains se font payer pour les services rendus. Où l'armée est un danger public — le loufoque attelage du parachutiste dans le potager d'une famille paysanne — et où la violence et la prison sont au bout de la moindre révolte, ce film est la rencontre entre deux insoumis que la peur n'empêche pas d'être eux-mêmes.

Interdit de travail dans son pays dès le début des années soixante-dix,

Lucian Pintilie, cinéaste (*La Reconstitution*) et homme de théâtre, allait s'établir à Paris et mener une carrière internationale de metteur en scène. Mais je préfère lui laisser la parole sur son retour récent en Roumanie pour tourner *Le Chêne*, projeté au Festival de Cannes en mai dernier.

« Lorsque j'ai vu éclater cette étrange révolution roumaine, ses mille innocents massacrés par des extra-terrestres qui se sont volatilisés, son procès Ceausescu au spectacle duquel j'ai pleuré de honte — cette caricature de procès qui a innocenté, si ce n'est sanctifié, un criminel notoire — c'est à ce moment-là que j'ai compris que mon destin était à jamais lié à celui de mon pays et (tant pis si cela vous semble pathétique!) que j'ai ressenti l'obligation morale de rentrer et de témoigner. »

Eh bien c'est fait. Et ce témoignage est magistral. À voir absolument.

☆☆☆

Qu'est-il arrivé à Bay Okan ?

Arabam, Mercédès mon amour

De Bay Okan, France-Allemagne-Turquie, 95 minutes, sous-titres français. Aujourd'hui au Parisien 4, 9h00; demain au Parisien 5, 20h00; le 31 août au Parisien 4, 13 h 00.

JE NE SAIS plus à quel festival j'avais vu *Le Bus*, film suisse du même auteur. Un passeur amenait jusqu'en Suède, dans un vieil autobus, une dizaine de travailleurs turcs. Il stoppait son véhicule en plein Stockholm et se sauvait avec l'argent et les passeports des malheureux qui, la nuit, se risquaient à fouiller dans les poubelles et admirer les vitrines de cet Occident maintenant à portée de la main mais toujours inaccessible. C'était à la fois cocasse et déchirant.

Il reprend ici le thème du travailleur turc à l'étranger. Emigré en Al-

lemagne, Bayram a « réussi », c'est-à-dire qu'à force d'économies surhumaines, il vient de s'acheter la Mercedes de ses rêves. Et même s'il a à peine de quoi payer l'essence, il décide de retourner en voiture dans son Anatolie natale pour en mettre plein la vue à ses compatriotes restés dans leur crasse. Mais il sera finalement la victime de ses vantardises.

Au début, on jubile, le thème est savoureux. Mais on découvre bientôt que le réalisateur n'a pas su nourrir sa bonne idée. Les poncifs s'accumulent, les flash-backs manquent terriblement de subtilité, le jeu de l'acteur principal est tellement monocorde qu'on le prend en grippe; même la musique, pourtant de Vladimir Cosma, est courte et lassante. Qu'est-il arrivé à Bay Okan?

☆☆

Pour les aficionados

Latin Nights

D'Anthony Azzopardi, Canada, 87 minutes. Sous-titres anglais. Aujourd'hui 9h30 et demain 22h00 au Parisien 5.

LE COMMENTAIRE d'une animatrice de radio et des entrevues avec les artistes constituent les liens de ce film à la trame lâche, authentique florilège des groupes de musique latino-américaine qui se produisent au Canada, principalement à Toronto. Salsa, cumbia, merengue, jazz-samba, tango, cante nuevo, folklore, chanson politique et j'en oublie, il y en a pour tous les goûts, d'Alexandra Nunez à Tito Puente en passant par Romulo Larrea, héritier de Piazzola.

Il s'agit davantage de télévision plutôt que de cinéma, d'une série de « captations » plutôt que d'un véritable film. Cela dit, chaque numéro musical est filmé dans son intégralité, ce qui est un bon point. Mais, déplorable lacune, les sous-titres oublient de traduire les paroles des chansons. À voir si vous êtes un mordu des rythmes latins.

Plat et tristement prévisible

Christopher Columbus — The Discovery

De John Glen, avec Marlon Brando, Tom Selleck, George Corraface, Rachel Ward, Robert Davi, Catherine Zeta Jones, Oliver Cotton, Benicio del Toro, Mathieu Carrière, Glyn Grain, Christopher Chaplin. Scénario: John Briley, Cary Bates et Mario Puzo. Image: Alec Mills et Arthur Wooster. Direction artistique: Gil Parrondo. Musique: Cliff Eidelman. USA, 1992. 120 minutes. Version originale aux Palace, Centre Eaton, Greenfield, Dorval, Laval. Version française aux Complexe Desjardins, Cinéplex Centre-Ville, Dauphin, Carrefour Laval, Terrebonne.

Francine Laurendeau

UNE CHOSE EST sûre, ses producteurs n'avaient pas lésiné sur la publicité pré-tournage. Au Festival de Cannes, le ciel était inondé de ces banderoles traînées par des avions, le nec plus ultra de la pub. Eh bien les concepteurs de ce film auraient mieux fait de se concentrer sur la préparation de *Christopher Colum-*

bus. Parce que si on en juge par le résultat, ils ne se sont pas foulés la rate. Commençons par le commencement.

Ils auraient mieux fait, les concepteurs de *Christopher Columbus*, de présider à la construction d'un scénario solide. Car rien n'est plus facile que de porter à l'écran un suspense dont tout le monde connaît le déroulement et la conclusion. Il aurait fallu réinventer des pans d'histoire, et c'aurait été possible parce que la vie de Christophe Colomb comporte bien des points obscurs que l'on aurait pu meubler par des agissements et des intrigues pas nécessairement authentiques mais vraisemblables. Or, c'est une série d'aventures tristement prévisibles qui s'égrenent devant le spectateur pourtant venu au cinéma dans l'espoir de vibrer.

Ils auraient mieux fait, les concepteurs du film, de soigner la distribution. Car pour incarner le personnage de Colomb, fascinant par son côté rêveur fou, il aurait fallu un comédien avec de l'étoffe, de la présence, du mimétisme. Souvenez-vous

du Laurence d'Arabie incarné par un Peter O'Toole entouré d'Alec Guinness, Omar Sharif et Anthony Quinn. Je ne dis pas qu'il faut nécessairement des vedettes. Mais de l'imagination dans la distribution. Or, George Corraface n'est qu'un fade joli garçon au jeu superficiel. Ne parlons pas de ce qu'aurait pu être Marlon Brando en grand inquisiteur, Marlon Brando soudainement devenu pour ce film complètement fatigué.

Et surtout, ils auraient mieux fait, ces producteurs, d'aller chercher un réalisateur, un vrai. Je ne dis pas que John Glen est sans talent: il a tourné les cinq derniers *James Bond*. Mais il ne suffit pas de connaître son métier et d'aller tourner dans de beaux paysages. Il faut du rythme et de l'invention, qualités dont le film est totalement dépourvu. Car c'est un film de producteurs, dans le pire sens du terme. Voilà qui donne hâte au *Christopher Colomb* de Ridley Scott, avec Gérard Depardieu. Ne perdez pas votre temps: allez plutôt au Festival où l'aventure vous attend.



Oliver Cotton, George Corraface et Christopher Chaplin dans *Christopher Columbus: The Discovery*.

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 29 AOÛT
LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE
CIEL MF
PRÉSENTE À 22:00

- légendes op. 59 (Dvorak)
- symphonies nos 1 et 3 (Gobalek)
- divertimento pour violoncelle et cordes en ré majeur (Haydn)
- adagio et allegro pour violoncelle et cordes (Boccherini)
- concerto pour piano no 8 (Mozart)

DEMAIN SOIR, 22:00

- concerto pour piano no 25 (Mozart)
- symphonies nos 7, 44 (allegro con brio) et 49 (Haydn)
- concerti nos 3-4 K. 40-41 (Mozart)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

ROCK

Devant l'Urgence, les Français chantent

Urgence

27 artistes
pour la recherche
contre le sida
Double-compact
Virgin France.

Sylvain Cormier

J'AURAIS DÛ vous parler d' *Urgence* - 27 artistes pour la recherche contre le sida au moment même de sa sortie en importation, il y a plus d'un mois et demi, mais le tourbillon des festivals de l'été m'en a momentanément éloigné. Profitant de la relative accalmie d'avant la rentrée, j'y suis revenu ces jours derniers, comme à une amante délaissée. C'était encore meilleur la cent vingt-troisième fois. Si votre budget ne vous permet qu'un seul disque compact ou une seule cassette de chanson française en 1992, il faut que ce soit celui-là. Impérativement. D'une part, il serait moralement indéfendable d'en détourner le regard. La guerre au sida est en perte de vitesse, et toutes les initiatives doivent être encouragées. Incidemment, les fonds recueillis iront à l'Institut Pasteur. D'autre part, à la différence des *We Are The World* et autres *Éthiopie*, ces oeuvres collectives grandiloquentes et pleurnichardes qui, pour être d'achat requis, ne faisaient pas long feu sur les platines, la compilation *Urgence* est d'une toute autre trempe: même si l'album n'aurait probablement pas vu le jour sans le sida, il transcende la cause.

Cela tient aux paramètres que Virgin France a défini, et auxquels la grande majorité des participants se sont soumis. L'esprit, sinon la lettre, provient d'Étienne Daho qui, touché par la mort de proches fauchés par le fléau, a proposé le coup à son label Virgin France, allant jusqu'à contribuer à l'élaboration du contrat, avant de laisser la compagnie mener à bon port le projet. Des artistes, on a exigé deux choses: qu'ils privilégient une chanson d'amour, et qu'il s'agisse d'un titre qui sorte du répertoire habituel, ou alors une nouvelle chanson créée pour l'occasion. Corollaire, on souhaitait également des arrangements sobres. Pas nécessai-

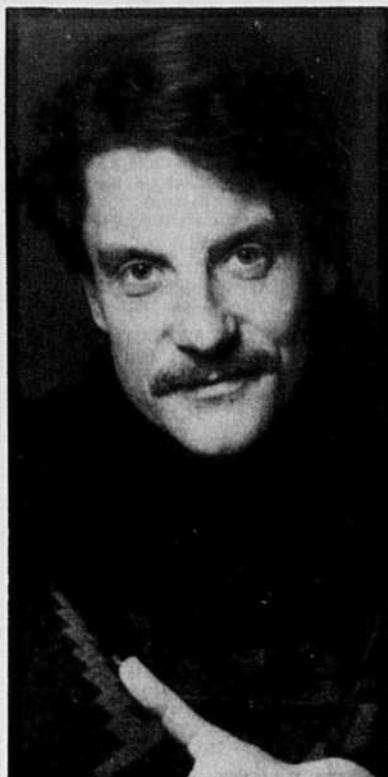


rement solennels, mais pas trop chargés non plus, s'il-vous-plait, merci. De l'émotion, oui, mais pas les pleureuses. De la classe avant tout.

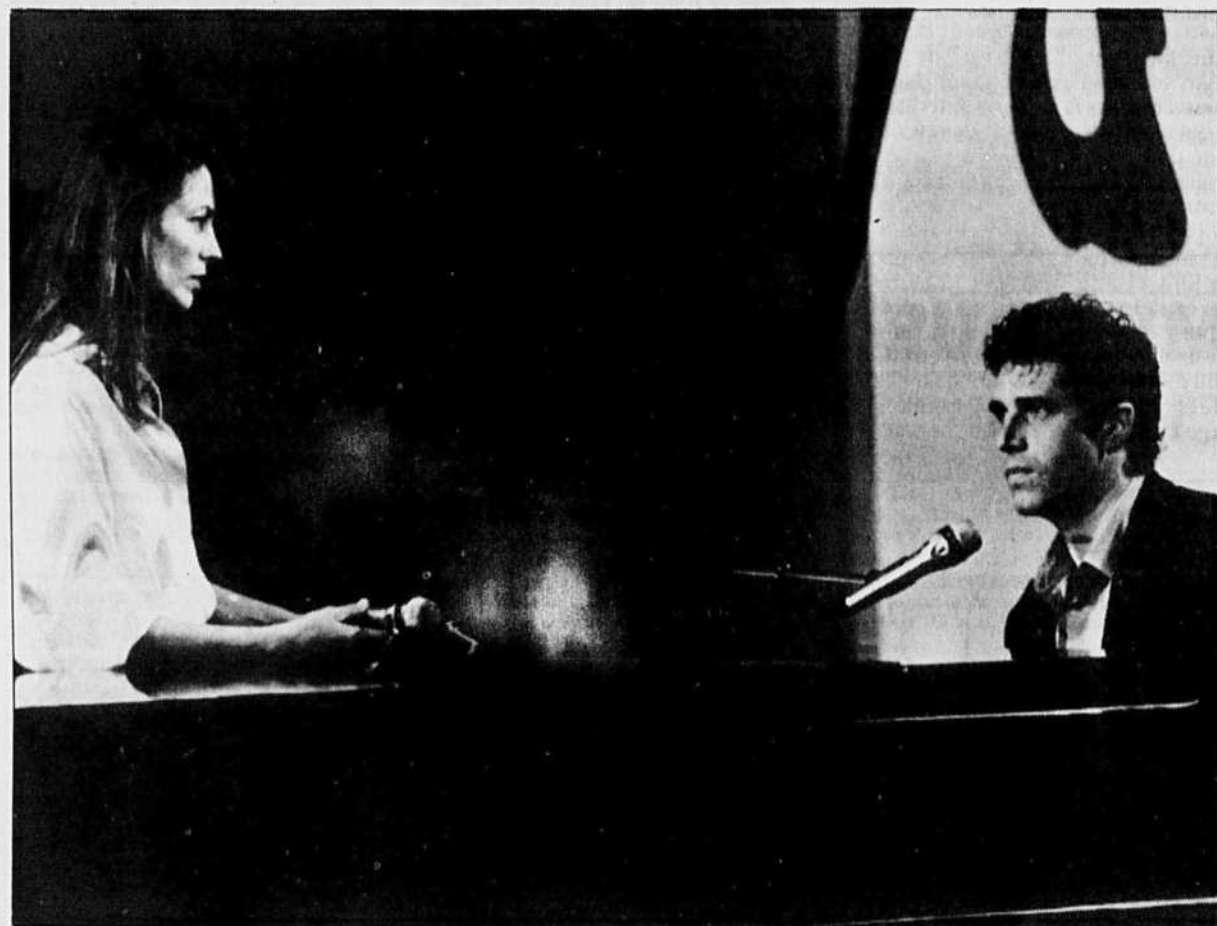
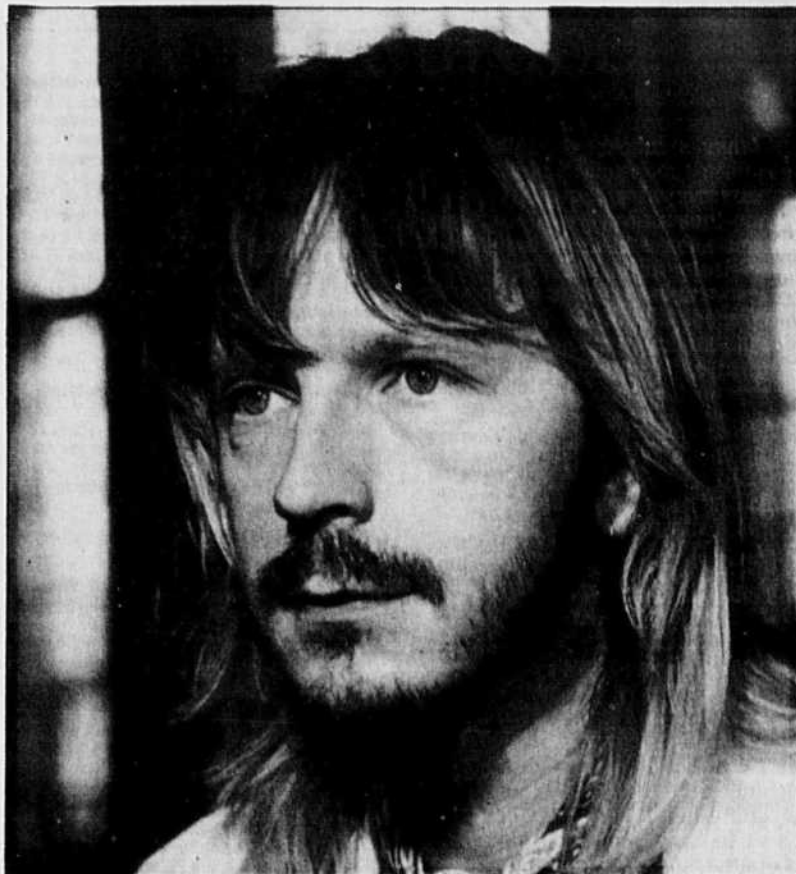
Tout le monde a répondu à l'appel. Tous ceux qui comptent, s'entends, ou peu s'en faut. La vieille garde yé-yé des Johnny Hallyday, Sylvie Vartan et Françoise Hardy. Les chœurs du renouveau de la chanson française post-soixante-huitarde, les Julien Clerc, Michel Jonasz, Alain Souchon, Francis Cabrel, Renaud, William Sheller, Pierre Bachelet et même Alain Chamfort, le dauphin de Claude François ramené par Gainsbourg du côté respectable de la pop hexagonale. Jane Birkin est là, avec un mot d'excuse de Serge, absent pour cause de trépas. Les piliers rock Jacques Higelin et Alain Bashung, avec l'ex-Téléphone Jean-Louis Aubert. Leurs héritiers alternatifs de la Mano Negra, des Garçons Bouchers et de Pigalle. Et puis, forcément, les gros canons des années 80-90, Daho, Patrick Bruel, Jean-Jacques Goldman, Indochine, Mylène Farmer, Patricia Kaas, Marc Lavoine, Liane Foly, Stephan Eicher. Et enfin Jil Caplan, un peu toute seule dans sa catégorie des inconnues montantes.

Dans le cadre de travail imposé, la plupart se sont surpassés. Devant minimiser les orchestrations, plusieurs ont opté pour la même solution ultime, c'est-à-dire le nu intégral: une guitare ou un piano pour tout accompagnement, et la voix. Ou alors deux ou trois instruments, mais en filigrane, pour l'assaisonnement. Il en résulte des enregistrements uniques, chaleureux, profondément humains. Où les mélodies et les textes ont, pour une fois, toute la place.

Le ratio de réussite est exaltant: vingt-deux ou trois moments d'extase sur vingt-sept. Les seuls qui décroissent sont justement ceux qui sont restés bien sagement dans leurs plate-bandes. La même Kaas, par exemple, que l'on voyait venir comme la médaille d'or du *Dream Team* à Barcelone avec *La vie en rose* de la même Piaf. Trop gagné d'avance pour être convaincant. Paresseux, Foly et Indochine se sont contentés de nouvelles versions, au demeurant jolies, de leurs propres succès. Françoise Hardy, elle, n'a pas résisté à l'enflure sonore, épaississant *Si ça fait mal* du même gruaud de synthés que son dernier album *Décalages*. Dommage.



À gauche, Jacques Higelin. Ci-haut, Francis Cabrel. À droite, Renaud. En bas, Jane Birkin et Julien Clerc.



À l'opposé, ceux qui ont osé relever pleinement le défi en ressortant grandis. Bashung atteint avec *Les mots bleus* de Christophe (oui, celui d'Alain) un degré d'intensité inouï, presque sans jamais élever la voix. Hallyday n'aura rarement été aussi majestueux qu'en s'autorisant *Loving You* avec une seule guitare acoustique pour soutien, interprétant

la chanson-thème du deuxième film d'Elvis avec une délicatesse qu'on lui connaissait peu. Moitié hommages, moitié réinventions, ce sont les versions qui m'ont semblé le mieux servir l'intention de départ: Eicher avec le *Can't Help Falling In Love* du même King, Daho avec le *Dommage que tu sois mort* de Brigitte Fontaine, Jonasz avec le *Frenchy Baby*

Blues de Souchon, Sheller avec le *Vienne* de Barbara, et surtout Francis Cabrel avec une lecture plus country & western que nature du *Quand j'aime une fois, j'aime pour toujours* de Richard Desjardins, que l'on a entendu tout l'été, en France comme au Québec. Si, dans un mois, il y a encore des copies disponibles en magasin, je vous fais la gueule.

Guide télé

CE SOIR

Double vue

Le magazine annuel qui suit à la trace le Festival des films du monde, avec Chantal Jolis et René Homier-Roy.
Radio-Canada 17 h et 23 h 05

☆☆☆

Concert intime

Un montage des meilleurs moments de l'année.
Musique Plus 21 h

☆☆☆

L'amour en douce

Petit film mignon avec Daniel Auteuil et Emmanuelle Béart sur un couple qui veut se séparer. Rien à se rouler par terre, mais on remarquera que cette soirée télé n'est pas très enivrante non plus.
Radio-Canada minuit

☆☆☆

DEMAIN

Star d'un soir

Le retour de Pierre Lalonde au «Canal Dix», avec grand escalier et tout le tra-la-la pour les simples citoyens promus vedettes. Andy Warhol disait qu'à l'avenir on serait tous célèbres pour 15 minutes. Il aurait aimé.
Télé-Métropole 19 h

☆☆☆

Liverpool Oratorio

Enregistré il y a un mois au Festival d'été de Québec l'incursion de Paul McCartney, Beatle de son état, dans le domaine de l'opéra classique. Selon les spécialistes le résultat n'est pas très transcendant.
Radio-Canada 20 h

☆☆☆

TQS au cœur de l'action

Le gala qui lance la nouvelle programmation de Quatre Saisons, avec Sonia Benezra et Lucien Francoeur comme animateurs.
Quatre Saisons 20 h

☆☆☆

L'étoffe des héros

The Right Stuff selon Tom Wolfe, l'histoire véridique des premiers pilotes américains, dont le célèbre Yeager, qui ont traversé le mur du son et pavé la voie à la conquête de l'espace. Trois heures d'images spectaculaires.
Radio-Québec 22 h

☆☆☆

Les visiteurs du soir

Tourné en pleine Occupation par Marcel Carné et Jacques Prévert, un conte fantastique du Moyen Âge, avec Arletty, Alain Cuny, Jules Berry.
Radio-Canada 23 h 35

— Paul Cauchon

La cause mohawk avance bien... en Europe

So... This is America

de Don Patrick Martin

Guylaine Marolst

Collaboration spéciale

LE SENTIMENT face à la question amérindienne? Tout dépend de quel côté de l'Atlantique on se trouve.

Pendant que chez nous le pendule oscille entre l'oreille compréhensive et le soupire de lassitude, les Européens jadis fascinés par les Cowboys et leurs *santiagos* n'en ont plus que pour les Indiens d'Amérique et les plantes médicinales.

Don Patrick Martin, chansonnier mohawk et warrior natif de Kahnawake, est bien conscient de ce phénomène. C'est pourquoi il a choisi de lancer son premier album, «*So... This is America*», à Amsterdam et non à Montréal. Son oeuvre, dont la pochette présente la photo d'un nez à nez entre un Mohawk et un officier de l'Armée canadienne à côté d'un dessin de l'Amérique du Nord transformée en terrain de golf, n'est pas distribuée au Canada.

«Avec les idées véhiculées par le 500e anniversaire de la prétendue découverte de l'Amérique, l'Europe est le meilleur endroit pour lancer ma carrière, avoue l'artiste de son appartement à La Haye. Tous les yeux sont rivés sur les Américains. L'album joue à la radio dans plusieurs pays dont la Hollande, la Suisse, l'Autriche et l'Italie et j'ai eu droit à une excellente couverture de presse».

«Je prépare une tournée de trois mois, précise le chanteur, neuveu des musiciens du célèbre groupe country des années 60 The Mighty Mohawks. Je fais un spectacle dans la veine de Bob Dylan et de Woody Guthrie. Entre mes chansons originales et des pièces traditionnelles iroquoises, je parle d'histoire et de culture amérindienne».

Athonwatison: nha — nom mohawk de Martin qui signifie «gardien de la terre» — ne peut espérer mieux. Son projet a été entièrement financé par la Délégation permanente de la nation mohawk en Europe, dont il est conseiller culturel et légal, et par un regroupement d'ar-

tistes hollandais sympathiques à sa cause. «Mon album a été enregistré aux studios ADM à Amsterdam, un des plus célèbres studios de musique underground en Europe. Les musiciens m'ont accordé leur aide bénévolement. Mon album n'a presque rien coûté».

C'est évidemment la crise de 1990 qui a poussé l'artiste de 35 ans à reprendre sa guitare et sa plume. Il les avait abandonnés pour être feronnier et enseigner l'histoire et la philosophie iroquoise. Il a aussi instauré la Délégation mohawk en Europe.

«Après les événements de 1990, nous avons réalisé qu'il était temps pour notre nation de se prendre en main et d'avancer sur la place internationale. Il y a tout un processus qui doit être mis en place pour atteindre nos buts politiques. Mais, je suis musicien et non politicien». Le «gardien de la terre» ne s'avance pas sur

un terrain glissant...

«*So... This is America*» propose ballades romantiques et élégies revendicatrices sur fond folk-rock, quelques pièces y allant d'un son altno plus corsé. On y trouve aussi quelques courts extraits de pièces traditionnelles iroquoises. La musique traditionnelle mohawk n'a pas été métissée, comme celle des Cris et des Montagnais, avec la musique country ou folk. Dans la chanson *We can be one*, inspirée par un poème iroquois, Martin superpose une jolie ballade à un canevas rythmique afro-amérindien.

Ses propos? Comme l'annonce le titre de l'album, Martin nous présente une Amérique meurtrie par l'arrivée des Blancs. La chanson «*The Picture*», un appel à la liberté qu'il dédie aux Warriors, décrit la crise d'Oka vue de l'intérieur des barricades.

«Pour moi, la liberté représente la

justice. Ce qu'on a vécu en 1990 n'est certainement pas de la liberté. C'est de la répression. Les 500 années de cohabitation entre les Blancs et les Indiens n'ont pas été très harmonieuses. Mais il faut laisser le passé derrière et avancer ensemble. J'écris mes chansons en anglais pour que les deux cultures, indiennes et non-indiennes, puissent comprendre. Je veux construire des ponts entre les cultures».

Pourquoi ignorer sa terre natale? «Notre structure n'est pas assez forte pour couvrir l'Europe et l'Amérique du Nord. Nous n'avons pas le budget. Pour des raisons de stratégie de marketing et de business, le meilleur endroit pour nous est l'Europe».

Ne comptez pas sur la vente européenne de l'album pour renforcer cette structure. Sur la pochette, on apprend que les profits sont consacrés à la défense des gens arrêtés après la crise. «La crise a affecté le porte-monnaie de plusieurs personnes à Kahnawake. Il y a des grosses factures à payer. Je fais ma part en tant qu'individu pour que la lutte reste vivante».

Par ailleurs, sur un pamphlet annonçant la distribution du disque à Kahnawake, on peut lire que les gains du disque alimenteront la campagne de financement européenne de la Délégation.

Tout dépend de quel côté de l'Atlantique on se trouve.

Théâtre en été 1992

**Théâtre d'été
"Le Saint-Laurent"**
île Charron

**le groupe
Oups!**
présente
BOBÉPINE
avec
Lette Fortin
Line Le Brun • Pierre Vaillant

"Georges et Norma"
16 juin au 22 août
Mardi au samedi 20h30
2405 île Charron, Longueuil
Réservation: (514) 651-5250

18 juin au 29 août • mardi au samedi
20h • 15\$
Domaine des Montgolfières
696, Ruisseau Barré
Ste-Marie de Monnoir
Réservation (514) 460-3577

ABANDONNEZ-VOUS.

The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

**À PARTIR DU
16 DÉCEMBRE 1992!
REPRISE POUR
UN TEMPS LIMITÉ!**

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts, Montréal

**RÉSERVEZ UNE SOIRÉE
AVEC LE PHANTOM
(514) 790-2222**

Billets également en vente au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie)

Groupes (20 et plus) téléphonez :
(514) 874-9153 au Québec
(416) 925-7466 en dehors du Québec

Réservez une place de choix grâce à
Avant première de American Express.
Composez le (514) 790-0300

**Version originale! En anglais
avec des surtitres en français.**

Cruelle Espagne

BANDES DESSINÉES

PARACUELLOS
tome 1 et 2

Carlos Gimenez
édition Fluide Glacial
Pierre Lefebvre

SI L'ÉTÉ 92 demeure pour nous celui de Montréal, n'oublions pas qu'il s'agit également de celui de Seville et de Barcelone. Puisque l'Espagne est l'un des points de mire de la saison, pourquoi ne pas en profiter ? La bande dessinée espagnole est peu connue du public francophone, européen ou américain. Il faut dire pour sa défense que bien peu d'auteurs encore ont été traduits en français. C'est dommage car l'Espagne contient une pléiade de talents à même de raviver la flamme de plus en plus vacillante des bandes dessinées belges et françaises.

Citons, parmi les auteurs traduits et disponibles, Jordi Bernet, dessinateur de *Torpedo*, à la fois hommage et pastiche de film noir, Daniel Torrés, auteur de *Rocco Vargas*, une série de science-fiction au graphisme inspiré de l'esthétisme des années 50, et Carlos Gimenez, auteur d'une autre série de science-fiction, *Danny Futuro*, mais surtout, de récits troublants à caractère autobiographique. Les éditions Fluide Glacial viennent justement de rééditer les deux tomes de *Paracuellos*, à mon avis l'ouvrage le plus important

de cet auteur. Il n'y a pas pas si longtemps encore, on n'avait pas souvent l'occasion de fêter en Espagne. L'hôte de l'Exposition Universelle et des Jeux Olympiques revient de loin, et c'est précisément ce que nous rappelle *Paracuellos*.

Carlo Gimenez a passé son enfance à l'assistance publique, et ce, sous Franco. C'est de cette terrible expérience qu'il a tiré *Paracuellos* nom de l'un des nombreux centres qu'il fréquenta. Il ne s'agit pourtant pas d'une autobiographie, bien que l'auteur se mette en scène et qu'il ait affirmé que tout ce qui se trouve dans cette bande dessinée soit authentique. L'oeuvre, d'abord, n'est pas un récit complet, mais un recueil de souvenirs et d'anecdotes, racontés, le plus souvent, en deux pages, d'une densité extraordinaire.

Bien que les mêmes personnages reviennent régulièrement, et que les lieux de l'action demeurent invariablement la cours du centre, le dortoir, le réfectoire ou plus rarement la salle de cours, il n'existe pas de liens, autre que thématiques, entre ces récits. Ceux-ci ne sont pas non plus classés d'une façon ou d'une autre, et l'ordre chronologique y est absent. Cela a son importance, car cette omission nous donne une impression de flottement, et d'éternité. Il n'y a ici ni début ni fin, plutôt un éternel présent, accablant les personnages.

Vous l'aurez deviné, les deux tomes de *Paracuellos* sont des albums très durs. L'humour n'y est pourtant pas absent. Sans ces pointes d'ailleurs, la lecture deviendrait par moment extrêmement difficile. C'est que Gimenez réussit parfaitement à nous révéler ce qu'est un univers concentrationnaire. L'assistance pu-

blique n'était ni un camp, ni une prison, à la fois l'un et l'autre, pourtant. Rien ni manque. L'abus de pouvoir, l'endoctrinement « José Antonio a dit : personne n'est trop petit pour servir la patrie ». « Il faut avoir la foi en la réalité suprême de l'Espagne », les privations, les combines, les délations etc. sont ici choses quotidiennes, ou pire, un mode de vie. Bien que ne versant pas dans le symbolisme facile, et que Gimenez s'applique d'abord ici à relater son enfance, il a donné à son centre toute la puissance d'un microcosme représentant à lui seul l'Espagne fasciste.

Comme tout univers concentrationnaire, *Paracuellos* est divisé en deux clans. Les surveillants, les professeurs, l'infirmière, bref l'autorité d'un côté, et les enfants qui la subissent de l'autre. Mais, il n'y a pas pour autant cohésion du côté des enfants. Chacun de nous à quelques souvenirs de la cruauté qui règne parfois dans les cours d'école. Imaginez ce que cette cruauté peut devenir en un lieu clos où la faim, la soif, le froid ou la chaleur sont le lot commun.

Gimenez est un conteur hors pair. Il aurait été facile de sombrer, avec un tel sujet, dans la complaisance et le misérabilisme, mais l'auteur a su éviter ces pièges. Là réside l'une des grandes forces de cette oeuvre. Le récit, d'abord, se borne à raconter, sans emphase, les événements. Sans aller jusqu'à affirmer que celui-ci est « objectif », Gimenez a su garder une distance salvatrice avec son sujet. L'oeuvre n'en est pas pour autant « clinique », loin de là, et c'est là qu'entre en oeuvre le talent de dessinateur de Gimenez. Car c'est le dessin, qui prend en charge toute la tension émotionnelle de ces courts récits.

C'est lui qui montre l'humiliation, la tristesse, la détresse et le désarroi. Tout le mal de vivre est ici évoqué, plutôt que dit, et cette évocation se communique au lecteur de façon plus directe que dans une narration.

Paracuellos est une oeuvre étonnante. Gimenez aurait tout aussi bien pu la nommer *Je me souviens*, car, tout comme le *Mauss* de Art Spiegelman, traitant de l'holocauste juif, et avec lequel elle entretient une certaine parenté, il ne s'agit pas d'un projet visant à la canonisation des victimes ni d'un procès cherchant à condamner les bourreaux. Rien de cela. Il ne s'agit, de là toute la puissance et tout le drame, que de souvenirs d'enfances.

J'aimerais également vous mentionner *Amor*, *Amor*, du même auteur, aux mêmes éditions, paru l'an dernier. Il s'agit encore d'un recueil de récits, mais ayant ce coup-ci pour thème la sexualité, ou plutôt, le désir. Le premier récit, *Un jour quelque part*, un *rendez-vous* est sans aucun doute le plus fort de l'album. Relatant l'étrange rencontre entre un écrivain et l'une de ses lectrices, Gimenez évoque la passion, la solitude, la peur qui se défend par la théorie et les principes, le mensonge et les regrets.

On ne peut que féliciter les éditions Fluide Glacial de s'éloigner quelque peu de leur ligne éditoriale (la maison ne s'occupe, généralement, que d'humour) en publiant les oeuvres d'un auteur tel que Gimenez. Espérons qu'ils auront l'excellente idée de republier également la suite de ses récits autobiographiques, soit *Barrio*, traitant de son adolescence, et *Les professionnels*, de ses débuts d'illustrateur à Madrid.



Moratella : un dessin de Carlos Gimenez.

Andrée MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 50

OH ! NON, je n'étais pas encore en mesure de chausser les escarpins de ma mère, loin de là ! Ce n'est pas Coriandre Saint-Amour qui aurait omis de vérifier le contenu de son sac de voyage, oublié la réception, coupé à la visite aux Vétérans (bien entendu, si elle avait été ici, à sa place) ni permis qu'une conversation de table s'ignosât avant même que de naître. Ma mère, elle-même presque seule femme à bord, eh bien, elle aurait virevolté autour des messieurs, passé d'un bonhomme à l'autre, réuni Arthur au brigadier Bellehumeur, nos cousins oubliés aux grands-oncles, Kowski au général Phaneuf, son cher Elzéar au capitaine de Castelnau — et à celui-ci : « Vous connaissez certainement mon cher François Quilici ? »

« Quilici ! Alors vous... ? » — « Et comment ! Et notre vieux copain Maurice Querdrü, vous savez bien, dès l'appel de de Gaulle, quand il a planté la Croix de Lorraine sur Saint Pierre et Miquelon ? » — « Je comprends ! Quel boucan avec le Canada ! Alors, vous ?... » Et au major torontois : « Weren't you expected at the McConnells ? » No, no... at the Fishers, rather — Of course ! We'll drive you there later, but promise you'll taste our beaver tail, first — Beaver ! I say... Ah, quite ! » Elle aurait distribué des bisous aux vénérables oncles, aux cousins : « Comment va-t-il, Arquélyse ? Et tante Elzire ? C'est pas bien qu'on vous voit si peu, vous, les Dontigny ». « Jerzy, mon cher, deux héros de plus dans la famille, et vous ne les connaissez pas encore ! » Elle les aurait tous enveloppés de ses sourires, des effluves d'Arpège « qui convient aux dîners du dimanche » et qu'elle

tentait de me faire adopter, de ses caresses aux bras, aux épaules, aux mains, aux joues ; de ses *mon chou, très cher, mon cher, trésor*. « Maxence, mon grand » et « Achille trésor » et « Elzéar, cher » ; et j'aurais entendu : « Salomé, ma chatte, va dire à la cuisine... » et « Lomé, ma pouliche, appelle donc Stoker ». Et tous ces hommes, vieux bébés qu'ils demeurent tous toujours, pour ainsi dire poudrés, langés de frais, se seraient mis à table, sûrs et certains, chacun en son for intérieur, d'être l'invité de marque ou de prédilection. Et mon père, se gourmant comme toujours de posséder une femme comblée de toutes les vertus mondaines, aurait oublié, une fois sur deux de vider son verre.

Tous auraient en leur compte d'attention, de flatteries, d'allusions mutines. À l'exception d'Arthur. Ils s'ignoraient, maman et lui, comme par un tacite accord. Mais dans l'ensemble, le dîner eut été charmant, gai, la conversation légère et à bâtons rompus sans un seul blanc, toujours rebondissante. Certes non, je n'arrivais pas à la cheville de la brillante seconde madame Achille Camaraire, charmante et bout-en-train, partout sauf dans le strict cercle de famille. Elle y aurait du reste perdu ses talents. Et le savait. Avec les seuls Camaraire, elle n'essayait même pas. Elle s'éteignait, ménageant ses piles. Très raisonnablement, ma bonne sainte Foi ! Ah ! mais ce soir-là, je les aurais échangées, les qualités que je crois bien avoir, contre quelques-unes des siennes : son entregent, ce don de s'oublier et d'être absolument fascinée par un autre, cet art — qui s'apprend jeune et qui est si précieux en société — de parler avec animation sans dire rien d'essentiel. Le bagout. Le chic, le vrai : celui de paraître s'amuser follement en la compagnie des plus plats personnages. La Société tout court.

(*Les Princes de Sang I*, fragment)

☆☆☆

MARDI le 7 août 1984, à la Pointe Papineau. La belle journée... Devant le lac bleu changeant du gris

au vert-bleu c.à.d. glauque et près des falaises roses, le sable blond luisant ; l'eau dorée. Les catamarans, les planches à voile, celle à voile rose ibis, l'autre blanche rayée vert et rose, marine. Orange, jaune et blanc comme un vol de papillons géants sur l'eau dans un vent vif et doux. Cet air parfumé de résine et de plantes lacustres, ces oiseaux passants rapides et déterminés, volatiles noirs et vert métalliques, et puis ce silence animal dans le chant profond et plein d'harmoniques de brises contrariantes dont celle qui prime vient de l'ouest-sud-ouest. Je tolère bien mes maux... Sciatique persistante et de supportables ennuis. Ce ne seront peut-être pas les derniers de ma vie.

Ah ! Tant que je puis vivre de l'élan d'une mouette coupant celui d'un fin voilier, et des éclats de soleil entre sapins, pins et bouleaux dansants... J'ai toujours de fortes racines et la même source puissante au fond de mon âme ancestrale. Les Petits Trésors, Catherine et Frédéric, palpitent, gazouillent, se répandent dans toutes les directions. Ils vivent heureux durant leurs si courtes vacances avec nous, leurs aîeuls ! Les Petits Trésors se sont baignés avec moi. Pique-nique à midi, sur la terrasse. Ils ont joué dans la maison de Didine avec de la vraie vaisselle et des vrais aliments. Lyn leur a lu un Astérix. Nous sommes allés visiter la Grotte à la Vierge devant l'Eglise. Dîner à l'hôtel ; au retour, promenade en chaloque dans le coucher de soleil et au clair de lune, puis nous avons regardé les étoiles. Puis, un feu de cheminée, de la guimauve grillée, découpage de poupées de papier au son de Jessie Norman. Endormis au *Psalmus Hungaricus*. Je crois qu'ils ont passé une bonne journée.

☆☆☆

RÉCEMMENT, l'ambulance d'Urgences-Santé m'a ramené de l'Hôpital. Je ne sors de chez moi

qu'en civière ; j'y retourne de la même façon. Luc Beaumont et Stéphane Gascon étaient les techniciens médicaux ambulanciers, ce jour-là. À la maison, Stéphane Gascon m'appartient à me servir du *pouish-pouish* de Ventolin que je n'avais que depuis la veille. 24 marches plus haut, m'ayant déposé sur mon divan, Stéphane Gascon demanda l'oxygène à son collègue, me l'administra et prit le temps d'en observer les effets. Puis il téléphona au médecin d'Urgences-Santé. Après cinq minutes il s'occupait de moi : « Il faut retourner à l'Urgence » dit-il. — « Je n'ai rien prévu. L'alternative, c'est quoi ? » — « Une forte crise et la mort si on n'arrive pas à temps » dit le docteur Bloomfield. Pour la première fois en 27 ans, je ne me suis pas sentie de taille à repousser la Dame Blème : je fais une embolie au poumon. Après six jours d'examen et de soins, je suis de retour sous les auspices du CLSC. Six mois encore de traitements, et de travail tempéré, mais régulier ; le premier tome de mon roman sera terminé. Ma minuscule embolie fondue. Stéphane Gascon et Luc Beaumont d'Urgences-Santé m'ont sauvé la vie. Merci. Ce mot-là prend ici tout son sens et toute sa valeur. Merci.

☆☆☆

L'ACCENT CIRCONFLEXE sur une voyelle lui donne une tonalité plus aigüe, une durée accrue, l'importance d'un personnage à bicorne. Cet attribut est si bien compris des enfants — de ceux d'autrefois seulement, peut-être — que l'un des premiers papiers pliés qu'ils apprennaient à faire était un chapeau pyramidal. Ils y piquaient une plume d'oiseau, un crayon ; à plusieurs ils formaient un peloton de généraux. « Cime » n'a pas d'accent, mettons-lui en donc un afin de bien entendre le « i » exubérant et non plus une « cème » geignarde.

— A.M.

HARRAP

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE IDOLE DES JEUNES

La clé du succès pour les jeunes de 9 à 15 ans

Une présentation homogène pour une lisibilité maximale

Le BESCHERELLE Junior : une approche logique du français pratique

14,95\$
354 pages

L'éditeur : Hurbise HMH
7360, boul Newman, Ville LaSalle
Montréal (Québec) H8N 1X2
Tél.: 364-0323 / 1-800-361-1664
Télécopieur : 364-7435

DU JAMAIS VU !

- * Analyses grammaticales poussées
- * Tableaux des principales conjugaisons
- * Racines grecques et latines des mots français
- * Comment utiliser un dictionnaire
- * Dictionnaire orthographique intégré

En vente chez votre libraire

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Améliorez votre français écrit

Cours sur mesure à la maison, au bureau, en vacances...

Date limite d'inscription: 30 septembre 1992

Pour recevoir le dépliant d'information, appeler au (514) 343-7393 ou remplir la formule suivante et la retourner à:

Cours autodidactique de français écrit (CAFÉ)
Université de Montréal, C.P. 6128, succursale A, Montréal (Québec), H3C 3J7

Nom et prénom

Adresse

Ville

Code postal

AGENCE DU LIVRE

LIBRAIRIE AGRÉÉE

Voisin de la Bibliothèque Nationale

1710, rue St-Denis
Montréal (Québec)
H2X 3K8

(514) 844-6896

Cinéma - Théâtre - Poésie - Musique - Beaux-Arts
Littérature - Éducation - Sciences humaines
Santé - Spiritualité - Alimentation - Guides pratiques
Bandes dessinées - Documentaires jeunesse - Voyages

Étudiants, étudiantes, nous pensons à vous!

Nous vous offrons des remises de 10% à 20% sur LES MANUELS SCOLAIRES de niveau collégial et universitaire.

BONNE RENTRÉE SCOLAIRE!

25,000 TITRES DISPONIBLES
Toutes les collections de poche en librairie.

le plaisir des Livres

De l'exquise inquiétude du désir



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

LES SOULIERS ROUGES DE LA DUCHESSE

Jack-Alain Léger
Paris, 1992, François Bourin,
183 pages.
FAUT-IL s'excuser quand on est
incorrigible lectrice de romans

d'avoir exclu d'office un romancier célèbre ? Tout simplement parce qu'il nous indiffère ou qu'il n'est pas de sa famille littéraire. Excusez du peu, je le répète !

Je ne connais donc aucun de la vingtaine d'ouvrages dont certains atteignent (exemple : *Monsignore*) le succès à l'échelle internationale, qu'a signés, depuis 1969, Jack-Alain Léger. Je n'ai d'ailleurs pas davantage ouvert un seul livre de Paul-Loup Sulitzer. Pour des raisons analogues.

Est-ce la pénurie estivale qui m'a

incitée, hier, dès sa réception par la poste, à entamer *Les souliers rouges de la duchesse*, ou, plus platement, le fait que c'est un roman de peu de pages et que son titre est une véritable trouvaille ? De Marcel Proust à ce sujet très contemporain que n'a pu connaître l'auteur de *La recherche*... : le Sida, la filiation n'est pas très évidente. Et Jack-Alain Léger a eu bien raison de citer, en exergue, un assez long extrait de *Le côté de Guermantes*, au moment où Swann annonce à ses amis sa mort prochaine ; et que le duc ne l'écoute guère, plus préoccupé par les souliers rouges de la duchesse.

« J'avais un livre en chantier, écrit donc Léger, que j'ai abandonné pour raconter cette histoire. C'était un gros roman, un roman romanesque. Je crois qu'un jour ou l'autre je le reprendrai. Mais soudain, je ne pouvais plus continuer ». Pourquoi ? Parce qu'il apprend que son meilleur ami, un peintre en renom qui vit et travaille à New York, se meurt de ce qu'on appelle la lèpre de la fin du XXe siècle.

Mathias, qui est d'origine française, qui n'a que quelques mois à vivre, a résolu d'écrire un livre sur son combat perdu. Qu'il voulait intituler *La mort devant*, mais que l'éditeur — qui s'est jeté immédiatement sur ce manuscrit « très porteur » — a plutôt choisi, bien évidemment et plus banalement, *Le combat perdu*.

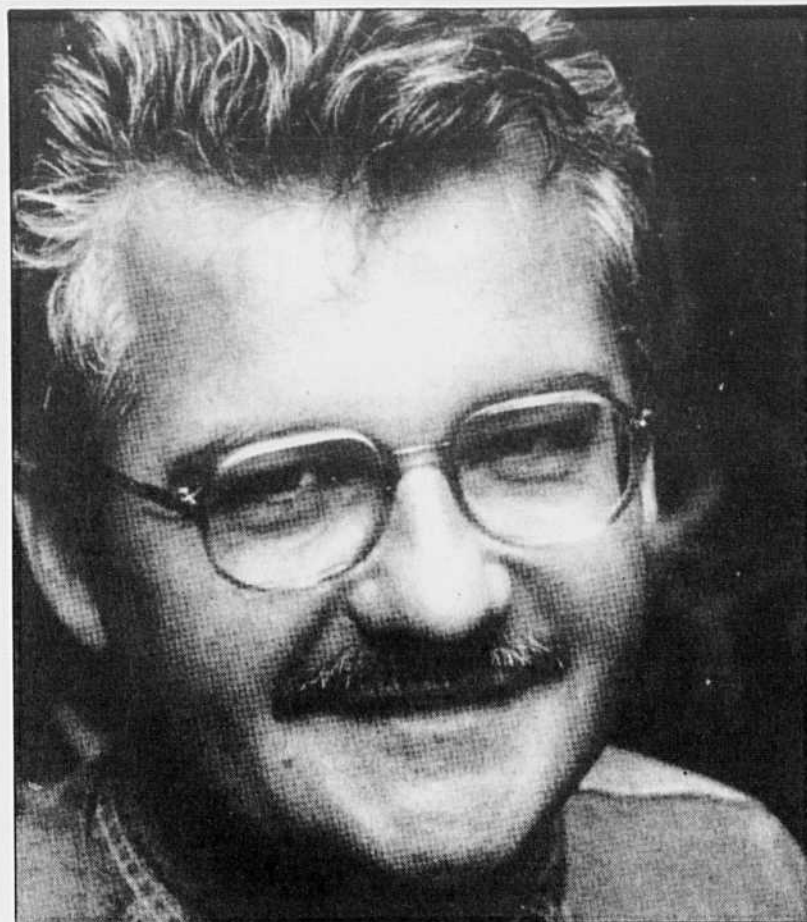
Ce gros garçon qui fut l'ami de l'auteur, a mené une vie de dragueur, d'excès de toutes sortes. « Tranquille, Mathias ne l'avait jamais été. L'intranquillité lui était nécessaire. Il ne pouvait vivre sans une certaine inquiétude. (...) L'exquise inquiétude du désir. Les

sens en éveil ». (...) L'intranquillité. Le tourment voulu, recherché, ce qui culminait quand il partait en chasse. Le sexe comme un jeu et un péril, un plaisir et une violence. La tendresse et l'horreur indissociables. La jouissance dans la souffrance ».

Or donc, atteint mortellement, Mathias se raconte dans un roman. Que le lecteur de *Les souliers rouges de la duchesse* ne lira jamais. Il assistera plutôt au lancement, très médiatique du *Combat perdu*, grâce au récit sans complaisance, et même avec une certaine hargne contre le milieu de l'édition et du journalisme, que nous en fait l'auteur.

En profitant d'une courte rémission de son mal — la dernière — Mathias viendra à Paris. Il sera même d'un plateau d'*Apostrophes* de Bernard Pivot. Sa prestation de grand malade, entouré d'écrivains qui respecteront sans doute ce confrère malheureux, mais qui s'efforceront malgré tout de briller pour leur propre compte, a inspiré à Jack-Alain Léger les pages les plus féroces de son roman. Fait partie de cet aérographe singulier, sous le thème de *L'écriture et la maladie*, une écrivaine « québécoise » à qui, très ironiquement, Léger a prêté l'une des maladies psychomatiques dont a souffert Marie Cardinal autrefois : des « menstrues monstrueuses, intempestives... » Cette Yvonne Lafèche, qui enseigne le français à... Chicoutimi, a-t-elle un modèle vraiment québécois ? Peut-être... mais cela n'est qu'un épisode parmi d'autres, autrement plus tragiques, que raconte le romancier en rappelant la mémoire de son grand ami.

Un livre somme toute extrêmement émouvant, et fort bien écrit dans sa simplicité que *Les*



Jack-Alain Léger

souliers rouges de la duchesse. Qui n'a cependant rien de proustien, au sens où on l'entend quand on parle de la descendance littéraire du célèbre Marcel de *La recherche*... Mais qui, dans le court chapitre, numéroté le 65e, rappelle la fin de *Le côté de Guermantes*, ces pages, écrit Léger, « d'une noire ironie », citant « la fameuse scène qu'on résume ordinairement sous l'intitulé des *Souliers rouges de la duchesse*, quoiqu'il serait plus juste, en somme, de la dénommer *Les souliers noirs de la duchesse* ».

Autre passage de ce récit, par moments insoutenable de vérité sardonique : la rencontre, après la mort de Mathias, de sa mère, rue Royale, toute de rose vêtue, incorrigible Parisienne de la « classe » de celle de Henri Becque.

C'est aussi quand Mathias n'est plus là, que son ami et biographe, après l'énumération de ce qu'il aimait, entreprend de dire ce qu'il n'aimait pas. Plus révélateur sans doute que tout le reste : « Il n'aimait pas notre époque, la musique partout, le chantage public à la charité, les campagnes publicitaires en faveur de la santé, les télévangélistes, le consensus sur la démocratie, le puritanisme putain, le sourire obligatoire, le spectacle universel, la mondialisation du monde, Walt Disney. Mais, conclut Léger, est-ce qu'un homme se résume ainsi ? »

Pour les détails, et pour une fin de vie courageuse et on pourrait même dire exemplaire, d'un homme et d'un artiste, il faut donc lire le dernier roman de Jack-Alain Léger. Je lirai sans aucun doute le prochain.

Polars au féminin

MORT À HARVARD

Traduit de l'américain
par R.M. Vassallo-Villaneau,
Amanda Cross, Deuxtemps Tierce,
1992, 166 p.

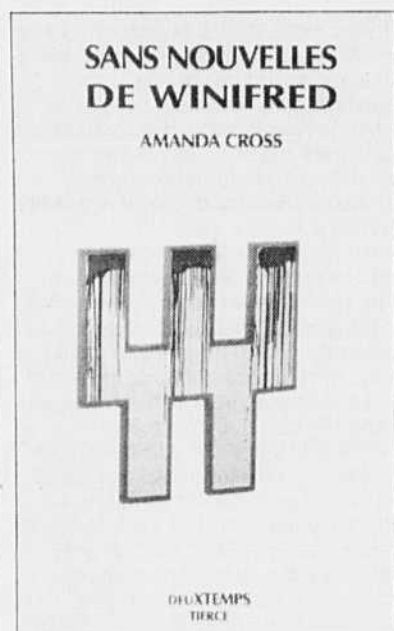
SANS NOUVELLES DE WINIFRED

Traduit de l'américain
par R.M. Vassallo-Villaneau,
Amanda Cross, Deuxtemps Tierce,
1992, 172 p.

Francine Bordeleau

PLUS TÔT cette année, je vous avais invités, avec *L'affaire James Joyce*, à découvrir Amanda Cross, le pseudonyme de Carolyn Heilbrun, cette prof de littérature qui écrit des mystères depuis les années 60. Dans ce polar léger et érudit à saveur littéraire se profilait, à cause des situations et des personnages, le fantôme d'Agatha Christie. Il y est encore dans *Mort à Harvard* et *Sans nouvelles de Winifred*, qui témoignent cependant d'un style et d'un ton tout à fait personnels, et on pourra voir dans Amanda Cross une digne héritière de la romancière anglaise.

Mais plus encore, avec son héroïne Kate Fansler, elle aussi universitaire qui s'improvise détective privée, Amanda Cross avoue sans aucune ambiguïté des préoccupations féministes que ma foi, il fait bon revoir. Ainsi, dans *Mort à Harvard*, paru originellement en 1981, c'est de l'arrivée des femmes au département d'anglais de ce fief masculin qu'il est question, et du drame que cette cohabitation provoque ; dans ce faux polar, il y a effectivement un mort, mais le dénouement inattendu de l'histoire sert de prétexte au message de madame Cross. Au passage sont esquissées les féministes ultraradicales (qui s'opposent aux « vraies ») et certaines catégories d'hommes, notamment celle « des hommes ours, de ceux qui què-



tent toujours des caresses, variété pour laquelle Kate n'avait que condescendance ».

Dans *Sans nouvelles de Winifred* (paru aux États-Unis en 1986), autre faux roman policier dont l'action se déroule sous le patronage de Virginia Woolf, les hommes, peints en Casanovas de pacotille ou en intellectuels introvertis, sont, encore une fois et mine de rien, malmenés. Les personnages les plus intéressants, dont la Winifred du titre, sont féminins. Les dames de Cross sont femmes de tête au cœur, intelligentes et indépendantes, et ont généralement entre 40 et 50 ans. Elles sont donc de la génération du *Women's Lib*.

Avec (ou malgré ?) leurs femmes exceptionnelles en quête d'hommes tout aussi exceptionnels, les polars d'Amanda Cross sont savoureux. Un peu précieux, à cause de nombreuses références à la littérature et des dialogues, à cause aussi de cette façon tout à fait « distinguée » (presque maniérée) qu'a madame Cross de dire les choses, mais traversés par un humour subtil. Amanda Cross est ce qu'on pourrait appeler un écrivain « mineur » pour intellos et — mais ça n'est là qu'une intuition — il me semble qu'elle a un public tout trouvé chez les fans de Kundera (ayant avalé le machisme bcg de l'un, ils applaudiront au féminisme bcg de l'autre) et d'Umberto Eco.

Poumon
qui respire
Cigarette
qui expire



Vision intérieure de la Grèce

EROÏCA

Kosmas Politis
Roman, traduit du grec par
Henri Tonnet
Éditions du Griot, 1992

Fred A. Reed

LES OEUVRES classiques des petites littératures tardent parfois à passer dans les grandes langues de commerce international. Ainsi *Eroïca*, troisième (et ultime) roman de l'écrivain grec Kosmas Politis, vient de paraître en français plus d'un demi-siècle après sa publication, à Athènes, en 1938.

Après un grand succès en librairie dès sa parution, *Eroïca* est ensuite devenu le livre le plus aimé de plusieurs générations de jeunes Grecs de l'après-guerre, en plus de générer une copieuse (et élogieuse) critique.

Oeuvre qui étonne, même aujourd'hui, moins par l'audace de son propos que par la puissance subversive de son verbe, *Eroïca* évoque un certain nombre de thèmes d'une apparence banalité — le passage du monde de l'enfance à celui de l'adulte, l'amitié, l'héroïsme, l'amour, la mort — avec une musicalité que la traduction habile d'Henri Tonnet réussit à suggérer, même si l'extrême fluidité allusive du grec moderne sous la plume de Kosmas Politis n'a tout simplement pas d'équivalent en français.

Dans une ville provinciale imaginaire, au début du siècle, une bande d'enfants accède, dans l'espace de quelques mois, aux mystères du monde. Les héros — Loïzos, Alekos, Monica, et Paraskevas, le narrateur — sont à peine esquissés, point analysés : ils sont mus, tels des protagonistes de l'épopée homérique qu'ils incarnent un tant soit peu, par des pulsions dévorantes qui se passent de toute explication. J'existe, or je désire, j'aime, je brûle de revanche, je meurs.

Ébats émotifs d'adolescents ? Moutils clins d'oeil, quelques petits désaveux, certaines observations : tout ceux-là permettent au lecteur de constater que même si Paraskevas, cet alter ego de l'auteur, avait « vécu » les événements relatés, il les voit maintenant avec le recul de l'âge mûr, voire avec une ironie parfois grinçante qui ne désavoue pas pour autant.

Comment se fait-il que ce livre, subtil certes, mais écrit avec une grande économie de moyens, a pu si bien résister au temps ? Politis, l'auteur, appartient à une génération — celle des années '30 — dont la pro-

duction littéraire serait fort influencée par le pessimisme ambiant, et imprégnée d'une certaine tendance à l'évasion dans l'esthétisme.

Mais les apparences peuvent être trompeuses.

L'année de parution d'*Eroïca*, rap-

pellons-le, est 1938. L'Europe se trouve au seuil de la Seconde Guerre mondiale, et en Grèce, la vie intellectuelle croupit sous la dictature fasciste. Les valeurs de l'époque — famille, patrie, religion — encadrées par un nationalisme de pacotille ne laissent d'autre solution de rechange que la fuite dans un romantisme crépusculaire, ou le silence. Mais la contestation, silencieuse et brimée, couve.

Kosmas Politis, tel que son nom l'indique — car il s'agit d'un nom de plume — est un cosmopolite irréductible. Son monde imaginaire déborde largement l'étroitesse de celui régi par la censure, et le cas échéant, par la torture. L'image du monde que l'auteur propose à la jeunesse — car c'est bien à celle-là qu'il s'adresse — renvoie, en effet, à un autre monde, hors-champ celui-là, un monde où les valeurs négatives du romantisme vieillot se trouveront radicalement transformées en principes nécessaires à l'intégrité de la personne, à la survie même de la société humaine, même si le prix en est la mort.

Ainsi, le titre du roman, *Eroïca*, peut évoquer la musicalité soutenue du discours, ou bien ironiser gentiment sur le comportement pseudo-mythique des jeunes protagonistes. Mais il peut aussi laisser entendre que, oui, la seule issue possible dans la grande noirceur (et pendant celle, encore pire, des années '40 et '50 en Grèce) demeure cet héroïsme désuet, risible, et essentiel qui reste la seule défense contre la bêtise. Des dizaines de milliers de lecteurs pendant plusieurs décennies ne se seraient pas trompés, ni de lecture, ni de message.

Kosmas Politis, qui paya très cher ses propres principes (il fut, à l'âge de presque 80 ans, détenu et interrogé par la police des colonels avant de mourir dans la pauvreté) ne s'est pas trompé non plus.

Aujourd'hui, qui veut d'un tel idéal dont l'aspect pittoresque l'emporte à peine sur notre gêne à le contempler ? Mais qui oserait dire qu'à la bourse des valeurs le cynisme de notre époque aura toujours la cote ? Lire *Eroïca*, livre distant, bizarre, mélodieux et troublant, fait remonter en nous un certain agacement : serait-il l'appel lointain de notre propre conscience refoulée ?



« Dans cette fresque
à l'accent si vrai
qu'on croit y
entendre le déli-
cieux français
d'Égypte, les
personnages

plaisantent et triment,
aiment puis meurent, au bord d'un précipice... »

Amin Maalouf - Le Monde

420 pages - 29,95\$

ÉDITIONS DU SEUIL



LINO VENTURA

PAR ODETTE VENTURA

UN NOM: inscrit en lettres gigantesques dans notre mémoire et dans l'histoire du cinéma français.

UNE VOIX: de monstre sacré, qui retentit ici grâce à Odette, sa femme.

DE GRANDS MOMENTS: à n'en plus finir, de la brute au grand cœur à l'homme traqué.

DES IMAGES: d'amitié qui ont lié Lino aux artistes de l'époque, de Jacques Brel à Jean Gabin.



25,95 \$



ROBERT
LAFFONT

Le plaisir des Livres

L'âge d'or des romans jeunesse au pays de Disney

LITTÉRATURE JEUNESSE

PAS DE VACANCES POUR IMMENSE SAVOIR

Mark Salzman, L'école des loisirs, coll. Médium, 1992, 371 pages.

C'EST LA VIE

Kathleen Karr, L'école des loisirs, coll. Médium, 1992, 266 pages.

RÉBECCA

Sheila Gordon, L'école des loisirs, coll. Médium, 1992, 245 pages.

TÊTE DE MELON

Mary Downing Hahn, L'école des loisirs, coll. Médium, 1992, 256 pages.

Dominique Demers

QUATRE EXCELLENTS romans traduits de l'américain viennent de paraître à L'école des loisirs et alors même qu'en France, critiques et pédagogues dénoncent la part grandissante des traductions dans la production éditoriale pour la jeunesse, on peut difficilement reprocher à l'éditeur de s'être laissé séduire.

La France a connu ses heures de gloire en littérature pour la jeunesse

KATHLEEN KARR
C'EST LA VIE



MÉDIUM

SHEILA GORDON
RÉBECCA



MÉDIUM

à la fin du siècle dernier et l'Angleterre a vécu son âge d'or quelques décennies plus tard mais la fin du XXe siècle semble réservée au pays de Disney dont la littérature jeunesse n'a rien de *disneyen*. Depuis plusieurs années déjà, deux éditeurs français, Flammarion et L'école des loisirs, se partagent la crème des ro-

mans jeunesse américains et la plupart des prix et médailles Newberry, la plus haute distinction accordée à un roman pour adolescents aux États-Unis.

Sous les jaquettes peu attirantes, les quatre traductions récentes sont de cette trempe. Malheureusement, L'école des loisirs poursuit une poli-

tique d'austérité avec des emballages soignés mais peu accrocheurs — surtout à côté des nouvelles couvertures irrésistibles de la collection « lecture junior » chez Gallimard — de sorte qu'au Québec du moins, la plupart des adolescents ignorent les richesses que recèle la collection « Médium ».

Ceux qui ont lu *Le fer et la soie* de Mark Salzman ne se laisseront pas rebuter par les 372 pages de *Pas de vacances pour Immense Savoir*. L'auteur, diplômé de Yale en langue et littérature chinoises et ex-professeur d'anglais à l'Université de médecine du Hunan, raconte un pays qui l'habite, l'inspire, l'appelle, le choque, le séduit et le déçoit. Moins réaliste que son premier roman, celui-ci puise dans le mythe et plonge dans l'allégorie. Un adolescent chinois élevé par un moine bouddhiste explore l'Amérique en compagnie du Roi des singes, un être anachronique, sorte de lointain cousin du héros du film *Crocodile Dundee*. Conte philosophique hautement humoristique, ce roman nous fait redécouvrir l'Amérique sans tomber dans la facilité manichéenne d'une comparaison simpliste entre l'Orient et l'Occident. Salzman nous dit que l'enfer est ici. Mais le paradis aussi. Enfin, peut-être...

Le lecteur de Kathleen Karr ne

quitte pas l'Amérique mais il voyage dans le temps. *C'est la vie* nous installe à New York un rude hiver de l'an 1882. Le propos et le ton rappellent la révolte de Dickens devant le sort des enfants victimes de l'industrialisation mais le « je » du narrateur appartient bien à notre fin du XXe siècle et établit une intimité nouvelle, très réussie. De notre ère, l'auteur retient aussi cette vision fort répandue d'enfants perdus qui ne trouvent salut qu'auprès d'un pair.

Moins étonnant, *Rébecca* appartient à cette littérature miroir soucieuse d'éveiller la conscience sociale des jeunes lecteurs. Le paysage est celui de l'Afrique du Sud peu avant la libération de Nelson Mandela. L'auteur, Sheila Gordon, est plus qu'habile : elle est convaincante. L'intention nourrit le récit sans le miner et si la représentation peu nuancée — Blancs insignifiants

et Noirs magnifiques — peut agacer la richesse du tissu narratif nous réconcilie avec ce beau roman.

Tout bêtement contemporain, quotidien et américain, *Tête de melon* n'est pas moins mon préféré. Mary Downing Hahn participe à cette littérature réaliste qui préfère le miroir déformant à l'appareil-photo. Tallhassee — oui, oui, c'est le nom de l'héroïne — est confiée à son oncle pendant que sa mère, serveuse dans un restaurant, cherche la gloire à Hollywood. La suite du scénario ressemble aux romans de Lucy Maud Montgomery mais le portrait des personnages et la morale de l'histoire s'inscrivent plutôt dans la veine du *Héron bleu* de Cynthia Voigt (prix Newberry) : la plupart des adultes et les parents surtout, sont égoïstes, instables et étranges; pour survivre il faut trouver son soleil et son eau ailleurs.

Sur la nef des fous

UN CHANT D'AMOUR

Frederic Prokosch
Actes Sud, collection Babel, 1992, 411 pages

Francine Bordeleau

APRÈS avoir écrit des romans comme *Les Asiatiques* et *Sept fugitifs*, livres salués avec enthousiasme par les Thomas Mann, Camus, Gide et Yourcenar, Frederic Prokosch, né en 1908 dans le Wisconsin de parents autrichiens et mort en 1989, est apparemment entré dans sa phase de purgatoire depuis un petit moment. Espérons que cette réédition d'*Un chant d'amour*, publié pour la première fois en français chez Fayard, en 1961, contribuera à l'en faire ressortir.

Il s'appelle Henni et est orphelin, le héros et narrateur de ce roman pour lequel Prokosch a largement fait appel, on le sent, à ses souvenirs personnels. Il est aussi doté, heureusement, de nombreux oncles et tantes qui, d'abord en Europe et ensuite aux États-Unis, assumeront à tour de rôle sa garde et son éducation.

Aux États-Unis, où on l'appelle désormais Henry, l'enfant retrouve sa jeune cousine Stella qui, du plus loin qu'il s'en souviendra, hante sa mémoire. Ces deux-là seront séparés puis réunis au sortir de l'adolescence, se sépareront encore pour se retrouver à nouveau dans le Paris d'avant-guerre. Stella, qui a des airs de Dietrich et de Gréco, qui va même jusqu'à rappeler la Catherine de Jules et Jim (celle du film plutôt que celle du roman), et Henry, qui rêve de devenir écrivain, vivent une bohème plus pathétique que folklorique. L'espace de quelques jours ils seront amants, Henry réalisera là le plus grand rêve de sa courte vie, mais l'étreinte, dirait-on, n'aura eu lieu que pour mieux laisser ensuite le jeune homme à la plus absolue des solitudes.

En a-t-on vues au cinéma, de ces « chroniques » où, pendant des décennies, des êtres à jamais liés entre eux ne finissent plus de se perdre et de se retrouver. Très exceptionnellement, le thème donnera quelque chose de remarquable, comme *Nous nous sommes tant aimés* d'Ettore Scola. À sa manière dramatique et grave, *Un chant d'amour* appartient d'emblée à cette catégorie.

Cette « chronique » n'est d'ailleurs que prétexte à exprimer l'exil et l'errance. Telle est la signification profonde de la pathétique figure de Stella, femme immorale qui n'obéit qu'à l'instinct et qui entraîne avec elle Henry l'éperdu, éternel observateur, complice et victime.

Après des années de turpitudes en Amérique et en Europe, Stella disparaîtra complètement et terminera son existence désolée dans la solitude. Et c'est bien à cela que nous renvoie ce *Chant d'amour* (traduction presqu littérale du titre original, qui est *A Ballad of Love*), à cette inguérissable solitude qui nous habite tous, nous tous embarqués non pas pour Cythère, île idyllique de l'amour et du plaisir, mais, sur la nef des fous, pour un absurde *no man's land*.

L'enfance, côté mystère

LES ANNÉES BIENHEUREUSES DU CHÂTIMENT

Fleur Jaeggy
Traduit de l'italien
par Jean-Paul Manganaro,
Gallimard, Paris, 1992, 105 pages

Hervé Guay

À QUOI rêvent les jeunes filles, au loin, là-bas dans leurs collèges ? Dans certains cas, bien peu au prince charmant, semble-t-il du moins, est-il curieusement absent de l'institut suisse pour jeunes filles qu'évoque la romancière de langue italienne Fleur Jaeggy selon qui, les interrelations entre pensionnaires priment sur l'extérieur.

Les élèves qu'elle présente sont, il est vrai, doublement protégées : d'une part, par les grilles de leur maison d'enseignement, elle-même encastrée dans les replis montagneux de l'Appenzel. Ce microcosme tout trouvé favorise dès lors des attractions puissantes, lesquelles sont

et demeurent souvent innommées.

Voilà ce dont se souvient la narratrice et protagoniste des *Années bienheureuses du châtimement*, bien des années après. La pudeur reste néanmoins entière et la retient toujours alors même qu'elle révèle ses sentiments. « Aujourd'hui encore je n'arrive pas à dire que j'étais tombée amoureuse de Frédérique, et c'est une phrase très facile à dire. »

Car le trouble qu'éprouve la jeune fille à l'égard de Frédérique n'appartient ni aux sphères de l'esthétique ni à celles de l'effusion physique, Frédérique étant pour elle une incarnation de la perfection. Perfection sous laquelle sourd la folie.

Au Bausler Institut, pourtant, Frédérique saura sauvegarder toutes les apparences du parfait contrôle de soi, première de classe jusqu'au bout des ongles. Elle n'a que cette sagesse trop tôt devenue chez elle qui la signale et ce trop-plein de culture aussi qui creuse encore la distance. « Il suffisait de l'entendre lire en classe les poètes français, ils étaient descendus en elle, elle les héber-

geait. »

Et puis, chaque enfant traîne dans ce collège international son lot de tracas. Témoin cette fillette africaine déracinée que la directrice de l'Institut a pris sous son aile sans que cela n'apaise son ennui. « L'ennui des enfants est pur désespoir », écrit judicieusement l'auteur à ce propos.

Ici, ce qui distingue Frédérique tient surtout en ce que sa détresse est profondément enfouie et, d'autant plus fascinante, qu'elle se laisse difficilement appréhender. Raison sans doute pour laquelle elle trouble à ce point la narratrice, l'obligeant dès lors à s'interroger sur son amour irraisonné.

Cette introspection sincère et toute en finesse, vaguement répétitive, comme un long calendrier d'année scolaire, vaut donc en premier lieu pour la précision du climat créé, cette captivité douceâtre des bonnes écoles. En second lieu, parce qu'elle s'enquiert des mystérieuses passions de l'enfance qu'on s'explique bien peu même longtemps après.

Aux librairies
Flammarion
la rentrée
c'est
beaucoup
PLUS...

- + un réseau de 6 librairies de fonds
- + des libraires attentifs et expérimentés
- + un service rapide de commandes spéciales
- + des commandes téléphoniques acceptées
- + et surtout... des clients satisfaits depuis 1950

les spécialistes du livre en langue française

LES LIBRAIRIES
Flammarion

- ▶ 371, Laurier Ouest 277-9912
- ▶ Carrefour Angrignon 365-4432
- ▶ Centre Laval 688-5422
- ▶ Place Montréal Trust 499-9675
- ▶ Galeries d'Anjou 351-8763
- ▶ Mail Champlain 465-2242

LES ÉDITEURS CANADIENS D'EXPRESSION FRANÇAISE

Moncton, Saint-Boniface et Sudbury
vous donnent rendez-vous cet été...
chez votre libraire!

ÉDITIONS D'ACADIE



Le Diable Frigolet
Anselme Chiasson
contes - 14,95 \$



Anne d'Acadie
Jeanne Ducluzeau
roman - 11,95 \$



Les Légendes des îles de la Madeleine
Louis Haché
légendes - 9,50 \$

ÉDITIONS DU BLÉ



Un Piano dans le noir
Simone Chaput
roman - 17,95 \$



Refermer avant d'allumer
Jérémie Boudreault
roman - 16,95 \$



April Raintree
Béatrice Culleton
roman - 16,95 \$

ÉDITIONS DES PLAINES



Le Coupeur de têtes
Nadine Mackenzie
roman - 8,95 \$

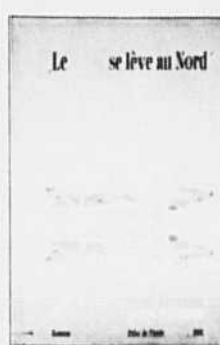


La Fille bégue
Annette St-Pierre
roman - 9,95 \$



Nipsya
Georges Bugnet
roman - 9,95 \$

PRISE DE PAROLE



Le soleil se lève au Nord
Doric Germain
roman - 11,95 \$



Courts Métrages et Instantanés
Marguerite Andersen
nouvelles - 12,95 \$



La Prison rose bonbon
Raymond Quatorze
roman - 23,95 \$

Plusieurs autres titres en promotion.

DANS CES BONNES LIBRAIRIES

Montréal : Agence du livre, Claude Payette (Longueuil), Demarc-Flcury (Ahuntsic), Desmarais et Robitaille, l'Encier, Flammarion (Mt Trust, Carrefour Angrignon), Marché du livre, Raffin.
Environ : Arcades (St-Eustache), Clément Morin (Terrebonne), Demarc (Duvernay, Laval, St-Jérôme), Flammarion (Brossard), Le Fureteur (St-Lambert), Lu-lu (Terrebonne), Marc-André Fortier (Châteauguay), Sons et lettres (Verdun).
Trois-Rivières-Mauricie : Clément Morin (Cap-de-la-Madeleine, Shawinigan, Trois-Rivières), Poirier (Trois-Rivières), René Martin (Joliette).
Québec : Chouinard (Charmy), Gameau (Vieux-Québec), Laliberté, Parolette, Place Laurier.
Estrie-Centre : Bibline CGC (Sherbrooke), Centre du Québec (Drummondville), Daignault (St-Hyacinthe), E.B.M. Solis (St-Hyacinthe), des Galeries (Granby), Moderne (St-Jean).
Ottawa-Hull : de la Capitale, Demarc, Trillium.



ARTS VISUELS

Des croix, du feu et des violettes

André Fournelle

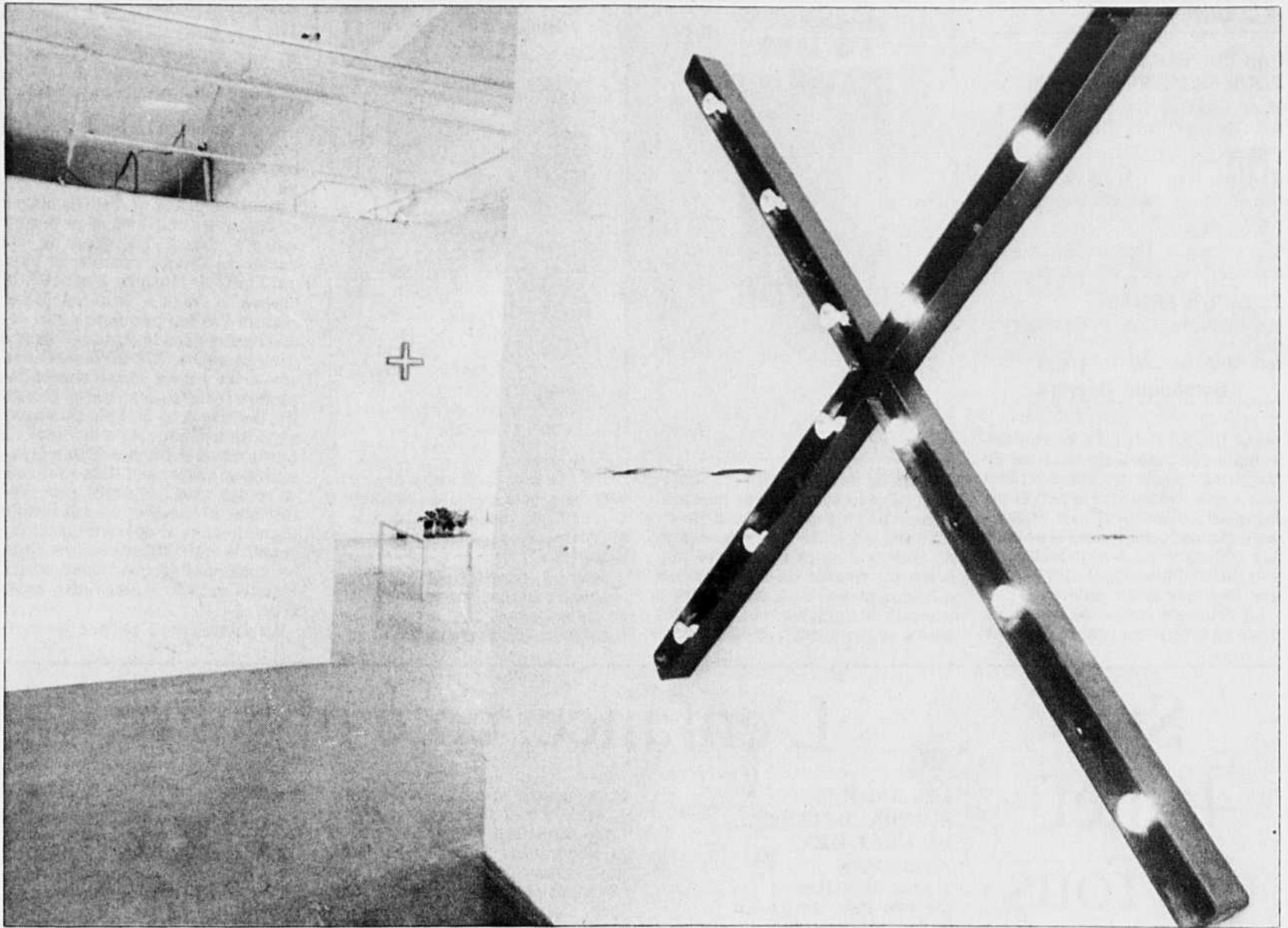
« L'interdit Damoclèse »
Galerie Frédéric Palardy
307, Sainte-Catherine est
Jusqu'au 5 septembre.

Marie-Michèle Cron

TAXÉ AVEC d'autres dans les années 60-70 de « terroriste culturel », André Fournelle a été de tous les combats, défonçant les obstacles qui interdisent l'accès au savoir, dénonçant les abus du pouvoir qui enferment l'individu dans ses lois rigides, canalisant dans ses performances et ses sculptures, la tension, le doute, le malaise, l'interdit que frappe, tel un anathème, une société à bout de souffle. Avec Marcelle Ferron qui voyagea avec lui en Europe pour étudier le verre, (et à qui il devra beaucoup me confiera-t-il), il se tiendra debout derrière les barricades dressées par les émules d'un Cohn-Bendit emporté par la vague soixante-huitarde. Chassé par les Rus-

ses d'une Tchécoslovaquie baillonnée, puis mis à l'index de la Biennale de Venise qu'il boycottera avec Georges Takis, entre autres, géniteur avec Serge Lemoine du Groupe Déclat, il scandra des phrases pas très catholiques sur des textes de Claude Gauvreau à l'église Notre-Dame. André Fournelle aime prendre des risques. Et jouer avec le feu. Celui-ci n'est-il pas l'élément purificateur par excellence volé par Prométhée au ciel pour en faire don aux hommes ?

Vulcain attendait Fournelle au tournant. C'est dans une fonderie, sur les conseils d'Armand Vaillancourt qu'il aiguisa ses armes : les matériaux, bronze, zinc, aluminium s'affrontent dans le volcan et le métal incandescent lui fournit un alibi de choc. La lumière, source de vie, participe à la transformation alchimique de la matière. Fournelle l'injecte dans des sculptures organiques, des tubes néon, et leur confère des allures pop, puis dans les années 80, retournant vers ses origines (l'artiste est né en Angleterre), il se met



Une scène de l'exposition « L'interdit Damoclèse », d'André Fournelle.

à travailler sur les clôtures londoniennes de Saint-James Park, capte leurs ombres, prend des photos, enregistre les mouvements des chocs qui les accidentent et les transforme en figures dansantes et sinuées. Embûches dans ses performances qu'il défonce allègrement (« Art et Écologie », 1983), structures claustrophobiques alors qu'elles deviennent des cages où l'artiste démontre les conséquences du destin dans la performance (« Un coup de dé jamais n'abolira le hasard », 1987), la clôture renvoie aussi à une barrière psychologique tel ce X tracé au néon qui nomme l'interdit sur la façade d'un immeuble voué à la démolition sur la rue Bleury (« Fire in your cities », 1982).

Le vocabulaire plastique qu'utilise Fournelle dans ses pièces, colonne gardienne de la mémoire qu'il modèle avec du feu, des barbelés, des incrustations de visages (« Passage », Musée d'art contemporain de Montréal, 1983) et qu'il détourne de son sens premier, l'eau, la terre, l'oiseau qui transmet l'histoire à travers le temps, s'inscrivent dans un parcours initiatique qui trouve son apogée dans « Resecare », une œuvre synthétique exposée en 1990 à la galerie Circa. Là, le spectateur devait littéralement naviguer autour des récifs, se risquer à traverser des plaques d'acier surelevées, plaques tectoniques reproduisant le littoral de la côte est des îles anglaises, sentir le vide s'organiser autour du territoire.

À la galerie Frédéric Palardy, les réminiscences de cette installation se glissent dans les trois pyramides ouvertes placées sur le sol. « L'interdit Damoclèse », jeu de mots sur l'épée qui pend au-dessus de nos mortelles têtes, inscrit le pouvoir dans les croix qui biffent des fragments d'acier, de forme carrée, disposés en aire circulaire et lévitant légèrement de la surface du plancher.

Une croix de feu dont le claquement sec nous fait sursauter, s'incendie brusquement lors de notre passage devant un oeil électronique; une croix de bouquets de violettes, ces plantes résistant à l'obscurité et à l'humidité nous invitent à la méditation; une croix de lumière s'échappant d'une série d'ampoules halogène nous incite à braver la censure. Respectivement métaphores de la foule urbaine trépidante, de l'environnement naturel et de l'être humain, elles indiquent que la vie, soumise au pouvoir qui interdit la liberté, est toujours en danger. Toutes

les formes géométriques se réunissent au centre de la croix, lieu du discours et de la réflexion sur un rituel qui rappelle la mort des traditions ensevelies sous les acquis de la modernité et de la technologie. Si la croix à forte connotation symbolique implique un sentiment d'urgence et une portée dramatique dans l'œuvre de Jean-Pierre Raynaud, on ne sent alors ici, que la présence tactile d'un monde mystique. L'aura qui se dégage des croix disposées géométriquement sur un des murs en est l'indice récurrent. Et celle, noire comme la nuit, qui laisse pendre en son centre, un goupillon en bronze, rend hommage à Joseph Beuys qui disait : « Il faut penser les choses horizontalement et verticalement ».

Pour rétablir l'équilibre dans le chaos, André Fournelle nous fournit des pistes. Le monde n'est pas stable : c'est une cible où l'incessante lutte entre la nature et la culture perdure. À nous maintenant, d'y plonger.

voleur
d'enfance



voleur
d'enfance

La scandaleuse affaire
Maurice Valois, prêtre abuseur

150 pages
\$14.95

Un témoignage choc inédit,
sans pudeur sur l'ultime
tabou québécois :

La pédérastie chez les prêtres

Christian-Claude Dancause en
collaboration avec Jacques Lachaine

Éditions Céline, C.P. 271, Montréal (Québec) H2K 2J6
Distributions Québec-Livres

La trousse de secours

Thésaurus
Larousse
62,95\$
ord. 78,95\$



Le Robert &
Collins du
management
39,95\$
ord. 49,95\$

Le Petit
Larousse
1993
43,85\$
ord. 54,95\$



Le Robert
& Collins
29,95\$
ord. 36,95\$

Harrap's
Shorter
31,95\$
ord. 39,95\$



Le Petit
Robert 1
54,95\$
ord. 69,95\$

OFFRE VALABLE DU 29 AOÛT AU 4 SEPT. 1992

REVUES LIVRES DISQUES



Champigny

4380 ST-DENIS, MONTREAL, QC H2J 2L1 (514) 844-2587

IMAGES
DU FUTUR '92

EN VEDETTE:
LA CALIFORNIE

UN SOIR SEULEMENT
16 sept. à 19 hres. au Théâtre St-Denis
6e Compétition Internationale d'animation
par ordinateur — Images du Futur '92
70 productions de 8 pays — 13 trophées
Billets: 849-1612

"Images du Futur 92, une
exposition capotante!"
Magazine Filles d'Aujourd'hui

"Images du Futur 92 réserve
ses plus belles surprises!"
Daniel Carrière, Le Devoir

"Images du Futur: un happening technologique!"
L'entier c'est nous autres, Radio-Canada

ALPIA

TOSHIBA

Québec 22

Gouvernement

BANQUE ROYALE

MT-ROYAL

CITE

METTEZ VOTRE MONTRE À L'HEURE
VISITEZ IMAGES DU FUTUR
ET VOYEZ POINDRE L'AN 2000.

• Hologrammes • Réalité Virtuelle • Télévision 3D •
• Installation Multimédia • Cinéma par ordinateur •

▷ VOUS VERREZ ÉGALEMENT ◁

«DÉCOUVRIR L'UNIVERS»

«MONTREAL,
VILLE DU FUTUR»

15 mai-20 sept.
VIEUX-PORT
DE MONTREAL

Ouvert tous les jours de 10h à 23h (21h le dimanche)
(excepté les lundis et mardis en mai et sept.) Ouvert le 18 mai et 6 sept.

CITÉ DES ARTS ET DES NOUVELLES TECHNOLOGIES DE MONTRÉAL

Notre système solaire tel que révélé
par les nouvelles technologies
d'observation.

Les grands projets architecturaux
prévus pour Montréal d'ici l'an 2000.

INFORMATION
849-1612

ENTRÉE RUE SAINT-LAURENT,
MÉTRO PLACE D'ARMES.

Nouveau!



UN JARDIN DE FLEURS,
D'HERBES ET DE PLANTES!
Tout pour le concevoir et en
profiter toute l'année.

Libre Expression

ARTS VISUELS

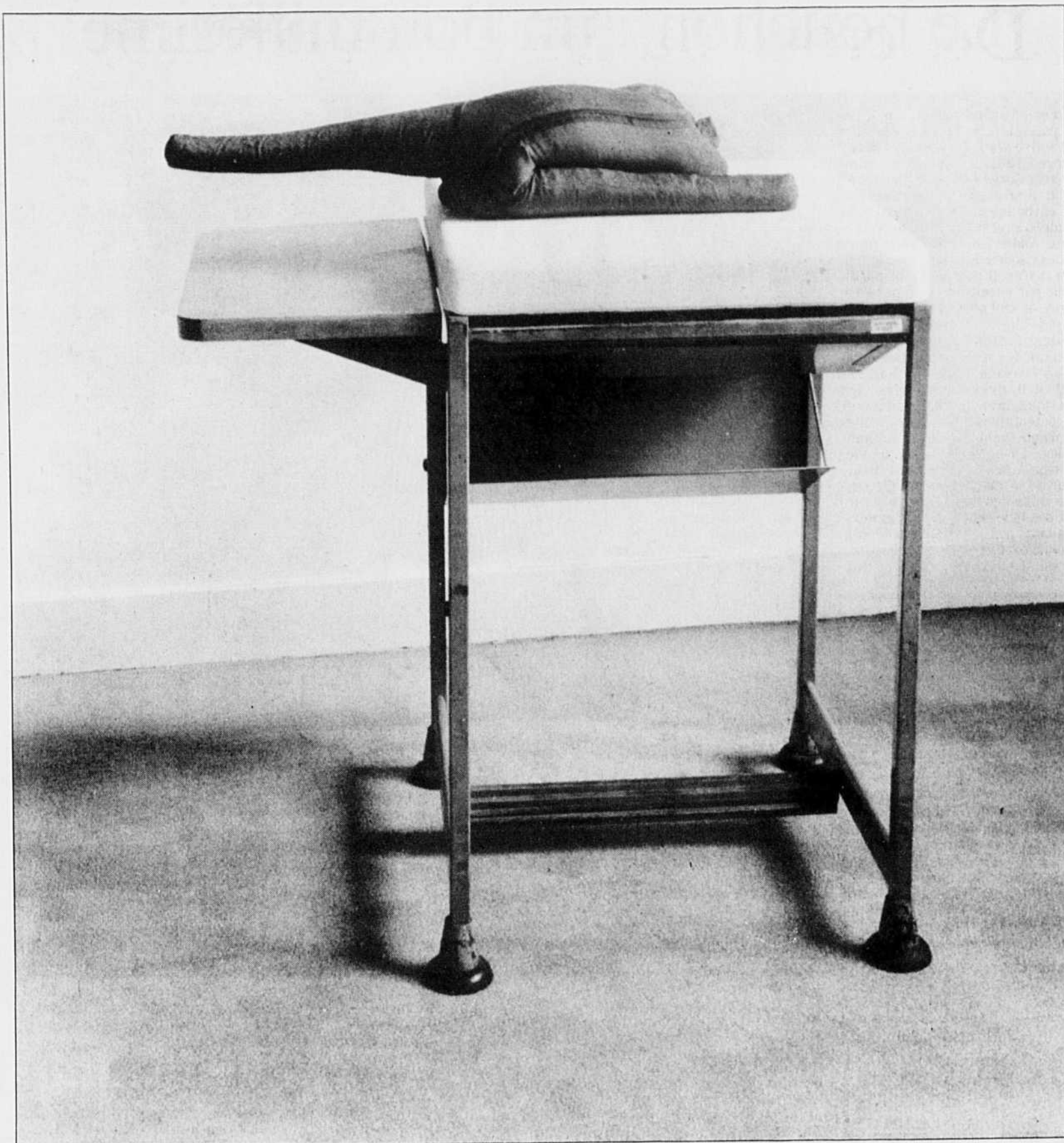


PHOTO CHRISTIAN BONNARD

Spout, un des objets à connotations sexuelles qu'expose Stephen Schofield.

Des objets où explose la violence du désir

Stephen Schofield

Centre International d'Art Contemporain de Montréal (CIAC)
3576, avenue du Parc, (jusqu'au 1er novembre 1992)
et Galerie Christiane Chassay
372, rue Sainte-Catherine ouest
Salle 418, jusqu'au 5 septembre 1992

Marie-Michèle Cron

ON A ENVIE de les palper et de les soupeser, ces formes prises dans une fine résille de soie douce alourdis par le sable qui remplit les corps-tube, le bras replié sous l'aisselle, la

jambe immuablement tendue vers un point dans l'espace, la tête invisible dont l'absence que laisse suggérer un moignon de tissu accentue une sensation de malaise trouble : Stephen Schofield est de cette génération d'artistes qui a compris que le corps, soumis à des exigences sociales et culturelles fortes, renvoyé à des états-limites, peur, angoisse, désir, quête absolue d'identité, tente de reconstituer un « moi » morcelé et écartelé par des conflits internes et externes. C'est le monde de l'enfance exposé dans sa béatitude et dans sa violence lorsque les jeux interdits cotoient les parties de cache-cache. Les sculptures que l'artiste présente

au Centre International d'Art Contemporain (et à la galerie Christiane Chassay) après une escale remarquée à New York, sont totalement ambiguës et absolument bouleversantes.

Au CIAC, les figures lourdes et molles qui réfèrent à des vêtements d'enfant modifiés de la main de l'artiste, — le vêtement est un sujet majeur dans l'oeuvre de Naomi London, de Christian Boltanski, de Jana Sterbak — s'accrochent à une table, glissent d'un mur, prennent des attitudes ludiques tout en exhibant l'état d'abandon et de solitude morale auxquelles elles sont liées. Et nous n'y échappons pas. Les éléments de mo-

bilier qui leur servent à la fois de support et de présentoir, peints de tons neutres, réchappés des bureaux des services publics d'assistance sociale, insistent sur l'atmosphère glaciale qu'ils génèrent. De la classe bruyante où ces gamins anonymes font les pitres, nous tombons soudainement dans une salle de laboratoire, lumière glauque, pas feutrés, où se joue une indicible douleur devant ces corps tronqués qui rappellent vaguement des intestins, membres fluides interrompus dans leur course, mutilations multiples mues par des désordres psychologiques profonds. De cette inquiétante étrangeté périe d'humour noir jaillit par-

fois l'ombre de l'enfance radieuse où le corps devient lieu de découvertes, où la peau érotisée laisse miroiter tous ces plaisirs que le poids du monde adulte étouffe silencieusement.

Les connotations sexuelles que Stephen Schofield injectait dans ses gants en caoutchouc lors d'une exposition présentée en 1990 chez Christiane Chassay, affleurent les patrons de vêtements d'enfants, chemises soyeuses gonflées d'oxygène, posées à la verticale sur le sol de la galerie ou maintenues sur le mur par le boyau d'un viel aspirateur, cordon ombilical métamorphosé en dard meurtrier. Avec leurs cols et leurs

bordures de manches piqués de fines aiguilles multicolores, métaphores des délicats travaux féminins, elles délimitent une forme reconnaissable mais empesée, endolorie, anesthésiée, éphémère. Une poche se retourne sur elle-même et c'est un pénis ou un sein qui apparaît soudainement. À la fois, appareils de torture, masques à gaz et ballons de baudruche, nerveux et remplis de tensions, crus et durs, ces objets nous démontrent que l'enfance est un théâtre cruel et paradisiaque où les rôles, en s'inversant continuellement, font des bourreaux, les victimes d'une société consentante. Excellent.

« Un acte de militance et de plaisir »

Daniel Carrière

LE DROIT à la différence est un droit à la spécialisation. Il donne le droit aux minorités sexuelles de revendiquer la visibilité, et il impose l'acharnement. Mais, le retranchement auquel le sida a confiné les homosexuels, notamment, pendant les années 1980, a eu l'effet de tuer certaines de leurs ardeurs. Les revendications socio-culturelles du milieu gai sont depuis une dizaine d'années en veilleuse, caduques ou de trop.

Toutefois, le premier numéro de *La grand jaune* « un bijou de presse libre », lit-on sur la pochette de presse, sort de chez l'imprimeur le 2 septembre prochain. Pierre Vallières — qui n'hésitait pas avec un plaisir apparent de rappeler aux chefs syndicaux qu'ils s'éloignaient de la base, le printemps dernier à *Droit de Parole* — en assure la coordination.

La publication d'une trentaine de pages se présentera sous forme de tabloïd. Elle sera tirée à 10 000 exemplaires, et distribuée gratuitement à tous les deux mois dans certains clubs, bars et discothèques spécialisés, à Montréal, Québec, Sherbrooke, Trois-Rivières et dans l'Outaouais.

Journal autonome, indépendant et non partisan — voire produit grâce à l'acharnement d'une armée de bénévoles — logé au Centre communautaire des gais et des lesbiennes de Montréal (CCGLM), *La grand jaune* se veut le prolongement du *Berdache* et de *Sortie*, publiés jusqu'au milieu des années 1980. Le premier par l'Association pour les droits des gais et des lesbiennes du Québec (ADGLQ), le deuxième par une corporation sans but lucratif, en réponse à l'époque au besoin dans la communauté gaie de publications de qualité. *La grand jaune* accordera de l'importance aux domaines sociaux et culturels et aux questionnements de fond.

Le dossier du premier numéro portera sur la reconnaissance des conjoints de même sexe, le contrat

d'union civile ou de partenariat, suivant le modèle que les juristes français sont en train d'élaborer; et on nous promet, pour l'édition de mai 1993, une entrevue avec René Ouellet, responsable du dossier des gais et des lesbiennes au Conseil central de Montréal de la CSN. D'ici là, y seront aussi traités les sujets de la violence dans les couples gais et lesbiens et la quête de sens chez les personnes atteintes du sida.

Soit, mais qu'est-ce que *La grand jaune* vient changer lorsque la librairie l'Androgyne, qui a 20 ans cette année, n'arrive que symboliquement à désamorcer la discrimination sexuelle? Dans un contexte où les kiosques à journaux sont toujours pleins de « p'tits jaunes » (si j'ose) perpétuant une vision pornographique de l'homosexualité et du lesbianisme?

Qu'est-ce que ça change, malgré *RG*, la publication du psychologue Alain Bouchard, et *Fugues*, qui n'ont pas cessé de publier, chacun à leur façon, leurs réquisitoires pour un peu de décence, depuis plus de 10 ans?

« On n'est pas les censeurs des autres, explique sommairement Pierre Vallières. Nous, on fait notre travail. Mais, on n'est pas non plus pudiques. La pudeur, en partant, est une retenue, elle empêche la libre expression. »

La conférence de presse soulignant la parution de *La grand jaune* se tiendra au CCGLM, 1355, rue Sainte-Catherine est, 2^e étage, le 3 septembre, à 14 h 30; cinq lancements du journal ont été prévus, à Montréal et à Québec, pendant toute la fin de semaine de la Fête du Travail.

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

agrandi et entièrement repensé
7 salles d'exposition

Du 20 juin au 6 septembre

LAZARE M. KHIKEL
Oeuvres suprématistes
1920 — 1924

FORGET, PAREN, ROUX
L'oeil-foudre

HERMAN HEIMLICH
Oeuvres sur papier

145, rue Wilfrid-Corbeil, Joliette
(514) 756-0311



TERRE TERRE

Le Symposium de la jeune Peinture au Canada
Baie-St-Paul '92 jusqu'au 7 septembre

Colloque Art/Écologie 29 et 30 août

LE CENTRE D'EXPOSITION de BAIE ST-PAUL
Du 18 septembre 1992 au 15 janvier 1993

CLARENCE GAGNON
Une grande rétrospective

23, boul. Fafard, Baie-Saint-Paul (QC) - G0A 1B0 - Tél. (418) 435-3681 - Fax (418) 435-6269

LE DEVOIR

TOURISME / chronique

Spiritualité de la route

Normand Cazalais

AU COLLÈGE — était-ce voicé déjà si longtemps ? —, une branche aînée du scoutisme recrutait en bonne partie des adeptes du plein air. On les appelaient les *routiers* car elle leur proposait régulièrement, en toutes saisons, de marcher sur les routes, poussiéreuses ou pavées, partout au Québec et même à l'étranger.

C'était encore aux premiers lendemains de la révolution tranquille. La religion imprégnait toutes les activités ordinaires ou même particulières de la vie, y compris, bien entendu, le scoutisme et les routiers. Je me rappelle, le bon aumônier nous faisait lire et méditer avec application les divers chapitres d'un livre, *Spiritualité de la route*, que j'ai égaré depuis. Cet exercice ainsi que les offices religieux imposés étaient plutôt pénibles aux jeunes gens vigoureux que nous

étions : une telle lecture en particulier nous paraissait à la fois largement superflue et récupératrice par les autorités religieuses d'un geste simple et élémentaire, celui de marcher en groupe le sac au dos.

Pourtant, si je me souviens bien, les propos du bon abbé-auteur ne faisaient pas trop préchi-prêcha. Ils allaient en fait dans le sens du titre général et faisaient de dégager comment, en alignant un pas devant l'autre, une personne pouvait regarder en elle-même et aussi s'interroger sur des aspects de l'*humaine condition* si chère à monsieur de Montaigne. Car il y a, indépendamment de toute religion, qu'elle soit catholique ou non, une spiritualité de la route.

Le thème du voyage dans la destinée de l'homme est universel à toutes les époques, à tous les groupes sociaux, à tous les lieux. Sumériens, Égyptiens de la civilisation du Nil,

anciens Chinois, Incas, mahométans, chrétiens, bouddhistes, hindous, animistes et, ma foi, des non-croyants comme les communistes ont célébré le mythe de la *longue marche* salvatrice. Image et symbole, le voyage a toujours fasciné les imaginations et suscité des appels au dépassement, surtout quand il se fait dans des conditions d'austérité et de dévouement. La marche — ou la route — est de celles-là.

Au Moyen-Âge, des gens de pauvre condition mais de grande croyance se faisaient une obligation, une fois dans leur vie, de marcher, malgré maladies, temps maussades et périls de toutes sortes, vers la Terre Sainte ou, à défaut, vers des lieux sacrés appelés Rome, Saint-Jacques-de-Compostelle, Mont-Saint-Michel ou autrement. Il y avait même des gens qui louaient leurs services à ceux et celles qui, en raison de leur âge ou d'autres motifs, ne pouvaient partir

et pour ainsi marcher à leur place.

Marche-pèlerinage, comme l'écrivait Nadjm oud-Dine Bammate dans son superbe ouvrage, *Cités d'Islam* (Arthaud) : « On vit à La Mecque pour mourir à soi-même et rencontrer autre. Pour tous, La Mecque est la fin du voyage, la ville, le lieu fortement désiré ». Marche-introspection, comme le notait Alexandre Dumas père : « Rien ne fait marcher le temps et n'abrege la route comme une pensée qui absorbe en elle-même toutes les facultés d'organisation de celui qui pense. L'existence extérieure ressemble alors à un sommeil dont cette pensée le rêve. Par son influence, le temps n'a plus de mesure, l'espace n'a plus de distance ».

Le mois dernier, les médias nous parlaient d'une trentaine de pèlerins de tout âge qui marchaient, pour une autre année encore, depuis Sainte-Anne-de-Beaupré vers le sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine. Dans son

édition, du 1er août dernier,

Témoignage chrétien a consacré deux pages au thème *Vacances et spiritualité* en constatant d'abord que, comme bien d'autres Occidentaux, les touristes français sont de plus en plus nombreux à fréquenter abbayes et monastères et en leur suggérant ensuite des itinéraires et voyages intérieurs en huit étapes extraites du récent *Guide Mounier des chercheurs de Dieu* (Éditions Plon).

Ces lieux ainsi choisis sont Manrèse, à la lisière de la forêt de Meudon près de Paris, Le Bec-Hellouin, « à la pointe de l'occuménisme », Ligugé, la plus ancienne des abbayes françaises où le postulant Paul Claudel fut écarté de la vie monastique, Sylvanès, l'abbaye d'André Gouzes, ce « dominicain fou de musique », Saint-François en Corse, Arc-en-Ciel, dans la montagne à 1200 mètres entre le

Grand Bornand et La Clusaz, L'Arbresle, couvent construit en 1957 par Le Corbusier, Mazille, « à l'ombre de Cluny ». Mais on ne dit pas si la marche doit conduire d'un endroit à l'autre...

Route, marche, spiritualité, monastères, ascèse, intériorité, renoncement, effort. Profonde, fondamentale, la filiation n'est pas en soi un acte de piété ni de réflexion philosophique ou théologique et, par ailleurs, la recherche d'endroits clos, retirés du monde et de ses oeuvres n'utilise pas nécessairement ce moyen qu'est la marche. Mais la route, toute large et pavée qu'elle soit maintenant devenue pour faciliter la circulation rapide des hommes et des marchandises, trace tout de même une voie à laquelle les voyageurs d'aujourd'hui, sollicités par de pressantes valeurs matérialistes et hédonistes, restent encore sensibles.

TOURISME / excursion

Automne et patrimoine au New Hampshire

Normand Cazalais

VOUS L'AVEZ sans doute remarqué : les feux de l'automne sont précoces cette année. Déjà, dans les Laurentides, des massifs entiers laissent apparaître des teintes claires et rougeoyantes. Si vous êtes par ailleurs tentés d'y ajouter des éclats exotiques, il vous est toujours possible de voir du côté du New Hampshire.

Il est tout petit, ce New Hampshire, à peine 150 kilomètres par 300 dans sa partie la plus étendue. Assemblage de lacs, ruisseaux, rivières et torrents, de vallées, forêts et paysages spectaculaires, c'est l'état le plus montagneux de la Nouvelle-Angleterre : la majeure partie de son territoire s'élève à plus de 600 mètres d'altitude et culmine, à 1917 mètres, avec le mont Washington, le plus haut sommet de cette partie des Appalaches.

Les forêts couvrent toujours les 4/5 de l'état, 1300 lacs en tapèvent la surface et des cours d'eau de toute taille coulent sur plus de 2000 kilomètres. En un mot comme en cent, l'automne y est resplendissant. Un petit village, du nom de Warner, cé-

lèbre le tout avec son Fall Foliage Festival. Un bateau, en partance de Meridith et de Wolfeboro, propose des excursions sur le lac Winnepesaukee, le long de ses contours fort irréguliers.

Peu peuplé, le New Hampshire compte à peine 800 000 habitants, presque le tiers du Montréal métropolitain. En cet état rural dont la devise est *Live free or die*, la ville principale, Manchester, ne dépasse pas 100 000 âmes. Les villages, où dominent les maisons de bois, dégagent un charme d'un autre âge que bien des localités québécoises devraient leur envier.

Éparpillés aux ressauts des rivières, en particulier dans le sud, de vieux immeubles industriels, des moulins tout aussi âgés, d'antiques centrales hydroélectriques viennent d'une époque où les filatures faisaient vivre les habitants de la région et attiraient une main-d'œuvre bon marché, depuis les ports d'immigration de la côte Est et les campagnes du Québec. Mais les Franco-Américains ont une vigueur culturelle qui se conserve moins bien que le patrimoine architectural...

Revenons à la nature. Le *Granite*

State — ainsi est-il surnommé — est traversé par les White Mountains. Sur leurs sommets et versants s'y déploie l'Appalachian Trail, ample réseau de sentiers de marche de plus de 2000 kilomètres entre le Maine et l'Alabama; ces sentiers, équipés d'arbres et de lieux de repos, sont balisés et régulièrement entretenus par des clubs de montagnes regroupés en fédérations. Au New Hampshire, les hauteurs du Presidential Range s'ouvrent sur des horizons à couper le souffle... après avoir littéralement coupé les jambes.

L'Appalachian Trail passe, entre autres, par le mont Washington où, en avril 1934, furent enregistrés les plus forts vents au monde, à 369 kilomètres-heure. Le brouillard y règne à peu près 300 jours par année; si vous êtes chanceux et que le ciel est clair, vous pourrez voir aussi loin qu'à Montréal. Certains y montent à pied, d'autres suivent le chemin à péage qui part de Glen House sur la route 16.

D'autres encore prennent le Cog Railway, vénérable institution, construit en 1869 et toujours en activité de la fin juin à la mi-octobre, train à crémaillère qui gravit sur cinq ki-



Un des très beaux sites bucoliques du New-Hampshire.

lomètres une pente moyenne de 25 degrés s'accroissant à 37 degrés sur la section dite de Jacob Ladder. Old Peppersseas, la première locomotive,

est exposée tout près, à Bretton Woods.

Et il n'y a pas que le mont Washington. Le circuit du Kancamagus

Highway réserve aussi de belles surprises à quelque 900 mètres d'altitude. Ce n'est pas si loin; c'est au New Hampshire.

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

CHARLEVOIX

AUBERGE PETITE MADELEINE s'arrêter à Port-au-Persil, c'est faire le détour pour retrouver le temps qui prend son temps. Mais c'est aussi s'arrêter en soi-même. Retourner à soi. C'est s'offrir ce lieu où pour un instant, tout recommence. L'auberge Petite-Madeleine domine tout Port-au-Persil et vous invite à venir en contempler les beautés. 47,95 \$/pers., occ. dble, comprenant: souper, dodo, petit déjeuner. 400 Rte le Port-au-Persil, St-Siméon GOT 1X0. 418.638.2460!



FORAITS: Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 65 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dble, 30 chambres toutes catégories. Salles à manger réputée, 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillons. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au cœur du Baie St-Paul artistique, 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul, (418) 435-2255.



Une des auberges les-plus prestigieuses de Charlevoix, à l'enseigne du romantisme et de la détente. Vue spectaculaire sur le fleuve. Lauréat national du prix québécois de la gastronomie. Grand prix du tourisme 1991. Chambres coquillettes et confortables, la majorité munies de bain tourbillon, salon, foyer, balcon privé. Forfait P.A.M. à compter de 93,00 \$ par pers., occ. double. Informez-vous sur nos forfaits golf, noces, excursions aux baleines, Hautes Gorges, Fjord du Saguenay. 1-418-665-3731

AUBERGE LES SOURCES +++ YYY

Vous travaillez dans un milieu qui demande constamment de performer. Fatigue, stress, anxiété et un désir intense de faire le vide à l'intérieur de soi. Un séjour à l'auberge est une solution peu dispendieuse! 8 rue des Pins, C.P. 458, Pointe-au-Pic - (418) 665-6952

Forfait de saison 80\$ à 94\$ pers/occ. double incluant: déjeuners, soupers, taxes et services

MONT SAINTE-ANNE

Auberge La Camarine A 3 km du Mont-Sainte-Anne une sympathique auberge 4 fleurs de lys reconnue pour la qualité de son service. 31 chambres grand confort. Accueil chaleureux et attentionné. Table 4 diamants CAA, gagnant provincial Grand Prix Québécois de la Gastronomie, cave à vin exceptionnelle. Forfait Romance à partir de 89,50\$ par pers., occ. double incluant: le souper, la nuit, le grand déjeuner, les pourboires. Aussi disponibles forfaits golf, affaires. Réservation (418) 827-5703. Frais virés.

QUÉBEC

LE MANOIR DU LAC DELAGE: Situé à 20 minutes au nord de Québec, au pied des Laurentides. Chambres spacieuses et suites. Piscine intérieure, sauna, bains tourbillons, mini-golf, tennis, bicyclette, badminton, randonnées pédestres. **FORFAIT COULEURS** incluant chambre, repas du soir, petit déjeuner et accès aux activités sportives: à partir de 73,00\$ p.p. par jour, occ. double. Aussi disponible: forfait incluant équitation. **RÉSERVATION: (418) 848-2551 ou 1-800-463-2841.**

Pour informations publicitaires contactez:

JOHANNE GUIBEAU

1-800-363-0305 — (514) 842-9645



OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES: Centre de villégiature et de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos avantageux forfaits: «Évasion à la montagne», «Cœur à cœur», «Golf», «Douce vacances», «Réunion d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. Fax (418) 827-5997. Sans frais: 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE: Auberge à flanc de montagne avec une vue magnifique sur le Saint-Laurent. À 10 min. du Massif de la petite rivière St-François. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-détente, ambiance chaleureuse. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Art», «Cœur à cœur», «Douce vacances», «Réunion d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. Fax (418) 435-2779. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

ÎLE-AUX-COUDRES

HÔTEL CAP-AUX-PIERRES: Dans une ambiance familiale, 46 chambres tout confort, cuisine exceptionnelle, piscine intérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, ambiance familiale. Demandez nos forfaits: «Randonnée en trainée à chiens», «Évasion dans l'île», «Cœur à cœur», «Val-des-Neiges/Cap-Aux-Pierres», «Douce Vacances», etc. Tél.: (418) 438-2711. Fax (418) 438-2127. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

TADOUSSAC

HÔTEL TADOUSSAC: Grand manoir traditionnel récemment rénové avec sa vue imprenable sur la baie de Tadoussac, le St-Laurent et le Saguenay. 149 chambres tout confort, cuisine réputée, piscine, tennis, marelle, golf, mini putt, croisières à bord du luxueux Famille Dufour et de la fameuse goélette Marie Clarisse, etc. Demandez nos forfaits: «50 ans, ça s'ête», «Cœur à Cœur», «Golf», «Découverte du Fjord du Saguenay», «Safari Visuel aux baleines», «Évasion au cœur des Rives», «Douce Vacances», «Réunions d'Affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 235-4421 ou sans frais 1-800-463-5250. Fax: (418) 235-4607. Ouverture en mai.

ÎLE D'ORLÉANS



Au bord du majestueux fleuve. Une magnifique Auberge « 4 Fleurs de lys » où vous trouverez des chambres et une salle à manger « Cuisine régionale, grillade et fruit de mer ». Forfaits disponibles. Un site unique situé à St-François de l'Île d'Orléans. Pour information ou réservation: (418) 829-2735



LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Sous un même toit. Un relais de campagne au caractère incomparable, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. 27 chambres joliment décorées dont certaines avec grande baignoire à remous, foyer ou lit à baldaquin. Piscine intérieure, sauna, tennis, plage sauvage et centre équestre classique. Deux magnifiques parcours de golf à proximité. Forfaits. La Pinsonnière, un nid douillet entre les montagnes et le Saint-Laurent. (418) 665-4431. Télécopieur: (418) 665-7156.

LAURENTIDES

HÔTEL-RESTAURANT L'EAU À LA BOUCHE: Ste-Adèle. Une expérience gastronomique à découvrir. Hôtel 5 fleurs de lys, 4 diamants CAA. Forfait Théâtre: Les dix Petits Nègres d'Agatha Christie. 1 nuit chambre-salon, petits déjeuners, billets pour le théâtre, 75\$ plus taxes par personne, occ. double. Aussi disponibles: Forfait Gastronomique, Forfait Parasol, Forfait Voyages de noces et Forfait Anniversaire de mariage. Tél. sans frais Mtl 514-227-1416 ou 514-229-2991.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS: À St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Plein air et gastronomie dans le confort et le caractère d'une grande demeure ancienne. Un relais pour les gourmets-gourmands, classé 4 fourchettes et «commandeur du Mérite de la Restauration du Québec». Visitez notre prestigieuse cave à vin. 25 chambres tout confort, meublées et décorées à l'ancienne, certaines avec foyer, bain tourbillon, balcon, vue sur le superbe lac Massawippi. Accès au lac: canot, pédalo, chaloupe. Piscine chauffée extérieure. Forfaits-weekend 2 nuits à partir de 200\$ p.p. occ. double, incl. souper, petit déj., brunch et service. Forfaits PLEIN AIR & DÉCOUVERTES, GOLF et ÉQUITATION aussi disponibles. Pour une expérience mémorable, venez vous faire gâter à l'AUBERGE HATLEY. Tél.: (619) 842-2451. Fax: (619) 842-2907.

LANAUDIÈRE

AUBERGE DE LA MONTAGNE COUPÉE: ++++ L'évasion au naturel à 1h de Mtl. 4 fl. de lys. 50 chambres et suites, pisc. int., saunas, bains tourb., et foyers. Déj. et souper gastronomique, théâtre, équitation, vélo, golf à prox. Forfaits variés, dont 2 nuits avec repas et théâtre, à partir de 59\$ p.p. par jour, occ. double. 1-800-363-8614.

DES IDEES, DES EVENEMENTS

Un triomphe pour l'élite fédéraliste du Québec

Bourassa est sur le point de dire à ses maîtres :

« Mission accomplie, on les a eus ! »

Claude Bariteau

L'auteur est professeur au département d'anthropologie de l'Université Laval

U DE LOIN comme le triomphe de l'esprit minoritaire, l'accord constitutionnel du 22 août constituerait plutôt l'apothéose pour l'élite dirigeante du Parti libéral du Québec.

En contribuant à cet accord, Robert Bourassa se serait même élevé au rang d'un véritable chef. Même s'il n'a réussi, en fait, qu'à négocier un quasi statu quo, grâce au verrouillage des quelques brèches que contenait l'accord du 7 juillet, et à l'évitement de l'insertion de règles contraignantes sur l'union économique.

Après plus de 30 ans de revendications répétées, comment le chef du PLQ peut-il, sans rougir, se considérer comme un héros, lui qui a joué son va-tout dans tous les dossiers et est revenu avec des vetos sur l'accès à la protection antidémocratique à la Chambre des communes et des pouvoirs que le Québec avait déjà ?

Devant un tel bilan, comment le milieu des affaires que représente le Conseil du patronat du Québec peut-il se réjouir, alors que ses dirigeants savent très bien que c'est un recul notoire sur l'essentiel ?

Comment comprendre que le premier ministre du Canada puisse voir dans cet accord des gains incommensurables ? Alors même que Clyde Wells se réjouit de ce que ce même accord « améliore » l'entente du Lac Meech, parce qu'il contient un meilleur encadrement du concept de société distincte et rend impossible le statut particulier pour le Québec (ce que Gill Rémiard dément... en citant des textes qu'il n'ose même pas diffuser).

Que peut-on trouver derrière ces réjouissances

ces et ces débordements au sein de la classe politique fédéraliste du Québec ? Derrière les attaques mesquines portées à la mémoire de René Lévesque par Robert Bourassa ? Derrière le déclenchement, dans certains médias dont *La Presse*, d'une offensive visant à discréditer les critiques de cet accord, avant même qu'ils aient ouvert la bouche ?

Quatre objectifs fondamentaux

À vrai dire, peu de choses. Mais certainement des choses qui comptent. Personnellement, j'en vois quatre. Elles ne concernent aucunement le contenu de l'entente.

Il s'agit (1) du maintien du cadre économique et politique canadien; (2) de la banalisation du Congrès du PLQ; (3) du report ou d'une modification du sens du référendum prévu dans la loi 150; et (4) d'un tremplin inespéré pour Brian Mulroney et ses troupes, avant leur plongeon dans un campagne électorale.

À mon avis, tout le plaisir que ressent Robert Bourassa provient de la conviction profonde qu'il a d'avoir contribué à reproduire les bases qui ont cimenté, il y a 125 ans, le cadre canadien et, par le fait même, d'avoir assuré le maintien en place de la classe politique québécoise qui doit son existence à la pérennité du système fédéral.

En effet, avec cet accord, le cadre politique et économique canadien n'a guère changé. Encore moins la place qu'y occupe le Québec, ce que reconnaissent et ce dont se réjouissent les représentants des milieux d'affaires — exception faite de ceux qui se sentent liés à la dynamique québécoise et voudraient la renforcer.

Cet accord du 22 août est aussi la bouée de sauvetage que recherchait de toute urgence Robert Bourassa.

Sans cette bouée, la loi 150 l'obligeait à tenir un référendum sur la souveraineté, ce qui risquait de faire éclater son parti et d'évacuer du décor canadien sa classe politique d'appartenance. Sans cette bouée, lui et son cabinet n'avaient guère d'avenir.

Voilà pourquoi Robert Bourassa s'est précipité en désespoir de cause pour négocier un nouvel accord auquel s'est lié Brian Mulroney, lui-même fortement intéressé à la reproduction en sol québécois de cette classe politique dont il fait aussi partie.

Il n'y a rien d'autre qui puisse expliquer sa précipitation et son acceptation de l'inacceptable. Rien d'autre derrière l'image de « grand batailleur » que cherchent à lui accoler ses maîtres, pour montrer qu'il a joué à l'arraché, alors qu'il s'apprête à mener sa seule vraie bataille... au Québec, contre des Québécois !

Cette bataille, il devra la mener contre les aspirations légitimes du peuple québécois à la souveraineté, en cherchant à fabriquer une fallacieuse auréole nationaliste.

Aussi se présentera-t-il comme le défenseur d'une « nation » au sens ethnique du terme, claironnant qu'il a en poche un paquet de vetos à lancer, le moment venu, pour contrer toute attaque débridée visant à faire sauter les barricades qui enclavaient les Québécois de souche dans une société distincte qui les « tribaliserait ».

Cette image de sauveur, il la fera canonner par ses spécialistes en tir médiatique, reconnus aussi pour leur connaissance approfondie des déchirements de l'âme québécoise. Mais il lui faudra plus et il le sait...

Il lui faudra des troupes sur le sentier de la guerre. Déjà, il a fait des manœuvres en ce sens au Congrès des Jeunes Libéraux, en rappelant que les décisions importantes reviennent, dans les moments cruciaux, aux membres du gouvernement.

De plus, il a fait véhiculer ses nouvelles consignes par la voix de ses lieutenants : modification, voire retrait du référendum prévu; campement des troupes dans l'attente du signal de l'attaque. Une attaque coordonnée avec les premiers ministres provinciaux et le Parlement canadien... question de renforcer son propre pouvoir de persuasion.

C'est dans cette perspective que les diri-

geants du PLQ entendent orienter ce congrès, afin de le transformer en une machine à avaliser le rapport d'étape sur l'accord du 22 août.

Et surtout, surtout, pas de décision claire !

Sur le parterre, on peut d'ores et déjà prévoir que sera battue toute proposition visant à prendre une décision claire sur le fond de cet accord.

Comme le signalait LE DEVOIR du 26 août, les dirigeants du parti proposeront quelque chose de plus subtil : une acceptation conditionnelle, en lui accolant un brin de menace aux relents « allairistes », qui sera lancée aux premiers ministres provinciaux qui pourraient faire défaillance.

Du coup, c'est le programme du Parti libéral qui sera utilisé comme moyen de pression pour faire adopter, à l'échelle canadienne, un accord qui le nie ! Et les militants qui défendent ce programme... deviendront les garants de son abandon. Il fallait y penser et croire que les militants, surtout les jeunes, n'étaient que des machines à claquer.

Au cours de ce congrès, il y aura des sautes d'humeur, peut-être des démissions, qui seront très vite vilipendées par de nombreux préfets de discipline. Ceux-ci feront valoir qu'il importe, à ce stade-ci, de modifier le sens du référendum prévu, au nom des « intérêts supérieurs de la nation » et de la sécurité économique des Québécois.

C'est ce qui a toujours été l'intention de Robert Bourassa et l'objectif qu'il a poursuivi au cours des dernières semaines, à la fois pour replacer son parti au cœur d'une problématique fédéraliste et pour permettre à Brian Mulroney de mettre de l'avant son idée fixe d'un référendum pancanadien.

Si tout se passe comme prévu, les dirigeants du PLQ s'en sortiront probablement avec assez de marge de manœuvre pour modifier la loi 150 et changer les contraintes qu'elle véhicule.

Depuis la Loi des mesures de guerre et le rapatriement de la constitution au Canada sans le consentement de l'Assemblée nationale, ce geste sera l'affront le plus brutal fait au peuple québécois. Et aussi le plus odieux,

parce qu'il viendra de ceux et celles qui gouvernent aujourd'hui le Québec.

Un tel geste ouvrira la voie à d'autres, du même ordre. Dès qu'un gouvernement parvient à se placer au-dessus des lois, tout lui semble permis. En lançant son « *Just watch me* », c'est probablement ce qu'annonçait Robert Bourassa : il lui fallait trouver un moyen pour que son parti puisse se défilier. Dès lors, plus rien ne pouvait l'arrêter, les intérêts de son parti et de la classe qu'il sert primant sur ceux de la population du Québec.

Bourassa doit renvoyer l'ascenseur

Pourquoi agit-il ainsi et invite-t-il ses troupes à le suivre ? Peut-être parce qu'il n'a jamais cru dans les capacités des Québécois, et de lui-même : celle d'un homme gentil et fûté qui — notamment par son mariage — a pu accéder à cette classe et devenir un homme important. Un homme important qui, pour le rester, doit renvoyer l'ascenseur.

Il y a deux ans, suite à l'échec de l'entente du Lac Meech, j'ai pensé que la seule voie qu'avait Robert Bourassa pour réaliser ce qu'on attend de lui dans ces milieux, c'était de réinventer le Canada de 1867, après avoir jonglé avec un projet de souveraineté pour brouiller les cartes. C'est exactement ce qu'il a fait.

Si tout se déroule bien, il réussira. Les hauts dirigeants du PLQ et toute la classe politique fédéraliste pourront en être fiers. Même si, pendant tout ce temps perdu, c'est la population du Québec qui aura écopé et subi le pire des sorts : celui d'être empêchée de s'exprimer et de s'émanciper, au nom des intérêts d'une classe qui se nourrit de son assujettissement.

Les hauts dirigeants du Parti libéral du Québec en seront fiers aussi, parce que l'accord du 22 août 1992 ouvre la porte à toute une série de nouvelles négociations avec le gouvernement fédéral. Un accord dont le seul intérêt est de maintenir à flot les assises nationalistes d'une classe rétrogradée, porteuse d'aspirations totalement dépassées, et dont le bilan des derniers mandats constitue un recul historique.

De Lévesque à Trudeau

Le vrai père spirituel de Robert Bourassa

Alain-G. Gagnon

Du département de science politique de McGill

LES RÉCENTS soubresauts constitutionnels nous ramènent à la mémoire une déclaration contestée et contestable de la journaliste Lysiane Gagnon qui affirmait, en mars 1991 au moment du colloque sur les leaders politiques du Québec contemporain, que Robert Bourassa était « l'héritier de René Lévesque ».

Avec le recul, force est de constater que M. Bourassa ne se situe pas dans la lignée de René Lévesque. Il y a longtemps que M. Bourassa s'est écarté des idéaux portés par René Lévesque. Ce dernier tenait davantage à l'épanouissement de la communauté nationale québécoise qu'aux gains politiques qu'il pouvait obtenir pour lui et son parti. René Lévesque était un homme d'État.

Tout rapprochement entre René Lévesque et Robert Bourassa étant contre-productif, il paraît plus judicieux ici d'établir une filiation entre Pierre Elliott Trudeau et Robert Bourassa.

Robert Bourassa a toujours cherché à se faire accepter par ceux qu'il trouvait plus forts que lui.

Volontairement ou non, M. Bourassa a toujours cherché à se faire accepter par ceux qu'il trouvait plus fort que lui. Il a tout fait pour que l'image de « mangeur de hot-dogs » que lui avait accolée M. Trudeau à une autre époque se dissipe. Afin de redorer son blason, il se serait de plus en plus identifié à Trudeau et à ses enseignements.

Au-delà du « *Just watch me* » que Robert Bourassa a lancé alors qu'il venait de conclure une entente avec Ottawa et le Canada anglais, comme Trudeau l'avait fait en 1970 juste avant de promulguer la loi des mesures de guerre, il y a plusieurs indices qui permettent de faire un rapprochement entre les deux hommes.

Tout comme Trudeau qui avait carrément ignoré les rapports déposés par les Commissions royales d'enquête (Laurendeau-Dunton, 1963-1969, Pepin-Robarts, 1977-1979) mises sur pied pour trouver une solution durable à la crise constitutionnelle canadienne, Robert Bourassa devait faire de même avec la Commission Bélanger-Campeau (1990-1991).

L'égarement politique de M. Bourassa est d'autant plus grave que les programmes politiques des grands partis politiques provinciaux du Québec ont toujours affirmé vouloir faire du Québec une société distincte.

Rappelons à cet égard que le document préparé par Paul-Gérin Lajoie et déposé en octobre 1967 aux assises de la Fédération libérale du

Québec, l'ancêtre du Parti libéral du Québec, avait été rapidement mis sur une voie d'évitement. Ce document intitulé *Le Québec, une société distincte*, insistait pour qu'il y ait un nouveau partage des pouvoirs pouvant permettre au Québec de prendre son élan collectif.

Les derniers signes d'une conversion totale

Les dernières tractations indiquent que M. Bourassa se situe en droite ligne avec la vision « fédérale » défendue par Pierre Elliott Trudeau. Tout comme M. Trudeau, Robert Bourassa s'en remet maintenant au gouvernement central pour défendre les intérêts du Québec. Il accepte de passer les quelques instruments politiques qui sont ceux du Québec à un pouvoir qui lui est essentiellement étranger.

Une relecture de l'ouvrage *Le fédéralisme et la société canadienne-française*, qui résume bien la pensée de Trudeau, laisse penser qu'il s'agit là du livre de chevet de M. Bourassa en aurait fait son livre de chevet. Ce livre, on le sait, constitue le petit catéchisme adopté par nombre de Canadiens anglais au cours des 25 dernières années pour défendre la cause du fédéralisme centralisateur.

Il est utile de reprendre un passage ici qui à la lumière des événements récents est fort révélateur : « Un des moyens de contrebalancer l'attrait du séparatisme, c'est d'employer un temps, une énergie et des sommes énormes au service du nationalisme fédéral. (...) Il faut affecter une part des ressources à des choses comme le drapeau national, l'hymne national, l'éducation, les conseils des arts, les sociétés de diffusion radiophonique et de télévision, les offices du film. » (1967, p. 204).

L'entente du 22 août atteste que la démarche proposée par M. Trudeau a gagné des adeptes, puisqu'il y est proposé qu'Ottawa garde le contrôle sur les institutions fédérales comme le Conseil des arts, Radio-Canada, l'Office national du film et Téléfilm.

M. Trudeau, on le sait, a combattu le nationalisme sur toutes les tribunes. Il est dès lors intéressant de constater que même lui trouve des qualités au nationalisme, lorsqu'il fait avancer sa vision centralisatrice de la fédération canadienne. M. Trudeau en a de nouveau donné un exemple lors du colloque tenu à l'Université Laval sur les institutions politiques, au printemps 1984, quelques mois après avoir décidé de tirer sa révérence comme chef du Parti libéral du Canada. Le texte qu'il y a livré a été vu comme son testament politique.

M. Trudeau déclarait à cette occasion que le Canada doit procéder à son « renforcement organique », et que pour ce faire le gouvernement fédéral se doit de « préserver le pouvoir central suffisamment fort pour incarner notre vouloir-vivre collectif, arbitrer avec une légitimité politique, contestée les conflits d'intérêts entre provinces et régions, et parler au nom

de tous les Canadiens et Canadiennes à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, mais en même temps ». (LE DEVOIR, 2 avril 1984).

Robert Bourassa, contre toute attente raisonnable, accepte cette vision trudeauiste qui possède les éléments contribuant à minoriser le Québec dans l'ensemble canadien et à éliminer la vision des deux peuples fondateurs. L'accord donné par M. Bourassa au projet d'entente du 22 août consacre la fin de l'interfédéralisme et la montée de l'intrafédéralisme.

La formule de l'intrafédéralisme transfère, soulignons-le, des pouvoirs de l'Assemblée nationale vers la Chambre des communes. Cela est d'autant plus inquiétant que le Québec n'y a qu'une garantie de 25 %.

Banaliser les reculs subis

Par surcroît, l'entente globale conclue entre M. Bourassa et les premiers ministres canadiens ne reconnaît en rien les aspirations nationales du Québec. C'est ainsi que le concept de « société distincte » se voit banalisé, englobé dans la Clause Canada avec une demi-douzaine d'éléments.

Tout comme M. Trudeau qui cher-

chait à minimiser le rôle du Québec dans l'ensemble canadien, M. Bourassa cherche à banaliser les reculs subis à la table constitutionnelle.

Il n'est pas sans intérêt de relire un article de Claude Ryan rédigé au moment où M. Trudeau avait donné sa démission comme chef du Parti libéral du Canada et qui porte sur la conception du pays qu'il défend : « Elle minimise gravement en particulier, le rôle essentiel du Québec et de son gouvernement comme éléments moteurs de la vie française au Canada. Mû par sa vision intransigeante de l'unité canadienne, M. Trudeau s'est souvent opposé au Québec (...) Il porte aux yeux de l'histoire la responsabilité d'avoir fait échec à tous les projets de réforme constitutionnelle qui ont émané depuis vingt ans des gouvernements ou des partis politiques québécois. Dans cette perspective, l'épisode des mesures de guerre en 1970, puis celui du rapatriement unilatéral en 1982, prennent figure de symbole. » (« Une vision intransigeante du Canada », LE DEVOIR, 2 mars 1984).

Les Québécois fédéralistes, souverainistes, autonomistes, ou autres sont en droit de s'attendre à la loyauté de celui à qui ils ont confié les destinées de la nation. Il est difficilement imaginable que M. Bourassa aille à l'encontre des demandes faites par la très grande majorité des intervenants aux audiences de la Commission Bélanger-Campeau qui revendiquaient davantage de pouvoirs pour l'Assemblée nationale.

M. Bourassa fait fi des représentations faites et, à la manière d'un enfant battu, se satisfait de ne pas avoir tout perdu. M. Bourassa en perd que son honneur. Le Québec connaît des reculs énormes par rapport à ses demandes traditionnelles.

Actualité de l'indépendantisme

Pour dépasser 250 ans d'impuissance nationaliste

Andrée Ferretti et Gaston Miron

Extraits de l'introduction à l'anthologie Les grands textes indépendantistes, 1774-1992 à paraître en septembre à l'Hexagone

COMME TOUS les textes prophétiques, le discours indépendantiste québécois est d'abord archaïque, en ce qu'il se fonde sur son dialogue avec l'origine, c'est-à-dire sur son débat critique avec tout ce qui dans le passé et le présent donne lieu à sa nécessaire existence, soit les effets destructeurs sur la nation québécoise de la Conquête anglaise et des régimes constitutionnels britanniques et canadiens qui en sont directement issus.

Il trouve dans ce face-à-face lucide avec les forces adverses d'aliénation, de domination et d'exploitation, le ferment d'une pensée et d'une action affirmatives et libératrices, annonciatrices de ce qui n'est pas encore advenu et qui doit advenir. D'où sa constante modernité et son caractère toujours subversif, même quand il lui arrive de prendre figure dans des projets de société conservateurs (...)

Pour les indépendantistes, la résolution de la question nationale semble donc, pour ainsi dire, déjà derrière eux. En effet, bien que toujours à réaliser, l'indépendance, dans le discours indépendantiste, non seulement n'apparaît jamais problématique, mais plutôt d'ores et déjà victorieuse.

Le choix de l'indépendance signifie en soi que le traumatisme de la Conquête anglaise a été surmonté, que les rouages du colonialisme et de la domination aliénante ont été démontés et, donc, rendus inopérants, que la peur de la li-

Au contraire du nationalisme traditionnel, l'indépendantisme est une présence moderne au monde.

berté a été vaincue et assumées les responsabilités inhérentes à la pleine maîtrise du destin national.

Tourné vers l'avenir, ouvert sur le monde

D'où, à toutes les époques et dans tous les contextes de son élaboration, un discours qui propose l'indépendance comme outil de libération nationale, certes, mais également comme condition *sine qua non* de réalisation d'un projet de société conçu en regard des valeurs, richesses, compétences, aspirations et intérêts spécifiques de la nation, de quelques manières qu'ils soient compris par les uns et les autres.

Ainsi, à travers ses journaux et revues, ses manifestes, mémoires, déclarations et programmes, les innombrables articles et essais de ses partisans, le mouvement indépendantiste apparaît toujours résolument tourné vers l'avenir et ouvert sur le monde.

Cette volonté de présence moderne au monde de l'indépendantisme le distingue essentiellement du nationalisme, traditionnel et actuel, qui maintient le Québec dans le passé, l'enferme dans le provincialisme, l'obligeant à un perpétuel recommencement des mêmes luttes, nées des mêmes revendications, en vue des mêmes objectifs.

En expulsant la Conquête anglaise hors de l'Histoire, sans l'avoir d'abord transcendée dans un présent radicalement différent, le nationalisme québécois ne peut qu'en perpétuer indéfiniment les conséquences, chaque événement nouveau découlant nécessairement de l'événement crucial.

Ce refoulement de la Conquête, dans un no man's land où seul le mythe peut s'installer à demeure, piège le nationalisme québécois dans la sophistication de la bonne entente souhaitable avec le Canada anglais, déjà à l'oeuvre sous l'Union, et, depuis 1867, dans celle encore plus pernicieuse des deux peuples fondateurs ayant des droits égaux dans un État fédéral composé de deux nations égales.

C'est ce refus de considérer la nation québécoise comme nation conquise, soumise à tous les aléas de la domination d'un pouvoir étatique étranger, dont le régime fédéral en train de naître ne sera que l'ultime avatar, qui

rend le nationalisme québécois impuissant à assumer dans toutes ses propriétés la dimension politique de son discours d'affirmation nationale, qui l'engage sans fin dans des luttes stériles avec un adversaire considéré comme un partenaire et non comme l'ennemi objectif qu'il est pourtant.

Il ne peut dès lors que s'en tenir à des déclarations d'hostilité, sans pouvoir jamais mettre des menaces à exécution, pas plus que le pouvoir canadien ne peut se permettre, dans sa constante volonté de soumettre le peuple québécois sans le faire fuir, de dire non à la totalité des revendications de nos provincialistes.

Ainsi entretenu par le nationalisme québécois, le syndrome conflictuel Canada-Québec n'obéit pas aux règles habituelles voulant que, tôt ou tard, les litiges nationaux se résolvent d'une manière ou d'une autre.

Au contraire, ils ne font ici que se régénérer constamment, à même les concessions mineures et ponctuelles de l'un et les compromis fondamentaux de l'autre, tous déterminés par le rapport de force majorité-minorité, nécessairement défavorable au Québec.

L'ensemble du discours indépendantiste élaboré depuis la Confédération et, plus particulièrement, depuis 1957 propose plus ou moins explicitement cette analyse de la perversité profonde des luttes nationalistes (...)

La « société distincte », ultime avatar du nationalisme provincialiste

Avec des conséquences sans cesse aggravées, au point qu'aujourd'hui, les nationalistes provincialistes ont si complètement perdu la conscience du sens de l'identité nationale et de ses attributs intrinsèques, qu'ils acceptent la réduction de la nation québécoise au statut de « société distincte », sans voir, ou feignant de ne pas voir, que cette ultime dégradation de l'entité québécoise compromet son existence plus dangereusement que jamais, même en tant que simple société distincte, puisqu'elle légitime les interventions du Canada dans le gouvernement du Québec (...)

Abaissement inévitable d'une stratégie de la survie vance qui a constamment occulté la question de l'État et tant que seule expression moderne achevée de la nation Abaissement qui survient précisément au moment de l'histoire universelle où l'État — en dépit des déliants hymnes capitalistes aux livres forces du marché — tient le rôle primordial dans le développement de la nation, axé sur la mondialisation de tous les échanges.

Processus engagé au cours de la Deuxième Guerre mondiale, l'interventionnisme de l'État innervé désormais tous les réseaux des relations internationales, du pouvoir politique, de l'économie et de la culture.

D'où la naissance au Québec, à la fin des années 50, d'un mouvement indépendantiste qui, depuis, n'a cessé de se développer. D'où l'évolution nécessairement de plus en plus centralisatrice du régime constitutionnel canadien. D'où l'actuel affrontement décisif entre les forces fédéralistes et nationalistes, d'une part, et les forces indépendantistes, d'autre part.

Car, il s'agit bien de cela : de l'indispensable maîtrise du pouvoir d'État. L'indépendantisme n'est pas en effet, comme le nationalisme, un mouvement ethnique assimilant les luttes pour la sauvegarde de la nation aux luttes pour la défense de la langue et autres caractéristiques et valeurs culturelles, sociales ou religieuses.

L'indépendantisme, c'est une volonté et une stratégie de conquête du pouvoir d'État pour libérer la nation québécoise de toutes les tutelles qui entravent sa puissance à prendre entièrement charge d'elle-même, avec les avantages et contraintes, les réussites et échecs, les droits et devoirs inhérents à la responsabilité et, donc, à la liberté. (...)

Or, c'est parce qu'elle est essentiellement synonyme de liberté que l'indépendance est peu à peu devenue, au cours des derniers siècles, la forme quasi universelle d'organisation politique des peuples en État national souverain.

Aussi n'en est-il pas un seul aujourd'hui, s'il en est privé ou s'il est menacé de la perdre, qui ne lutte pour l'acquiescer, la reconquérir ou la défendre, selon des circonstances et conditions historiques propres à chacun. Le peuple québécois ne saurait sous peine de disparaître échapper à la règle.

L'équipe du DEVOIR

LA RÉDACTION Journalistes : à l'information générale : Jean Chartier, Yves d'Avignon, Jean-Denis Lamoureux, Louis-G. L'Heureux, Bernard Morier, Laurent Soumis; à l'information culturelle : Michel Bélaïr (directeur), Paul DesRivières, Marie Laurier, Robert Lévesque, Nathalie Petrovski, Odile Tremblay (Le Plaisir des livres); à l'information économique : Robert O'Rourke, Catherine Leconte, Jean-Pierre Legault, Serge Truffaut, Claude Turcotte; à l'information politique : José Boileau, Pierre O'Neill (partis politiques), Gilles Lesage (correspondant parlementaire à Ottawa), Jocelyn Coulon (politique internationale), François Brousseau (éditorialiste politique internationale et responsable de la page idées et événements); aux affaires sociales : Paul Cauchon (questions sociales), Caroline Montpetit (enseignement primaire et secondaire), Isabelle Paré (enseignement supérieur), Louis-G. Francoeur (environnement), Sylvain Blanchard (relations de travail), Clément Trudel (affaires juridiques), Suzanne Marchand (adjointe à la direction), Marie-Josée Hudon, Jean Sébastien (commis), Danielle Cantara, Thérèse Champagne, Monique Isabelle, Christiane Vaillant (clavistes), Marie-Hélène Alarie (secrétariat à la rédaction), Isabelle Baril (secrétariat à la direction), LA DOCUMENTATION Gilles Paré (directeur), Manon Scott, Sylvie Scott, Serge Laplante (Québec), Rachel Rochefort (Ottawa), LA PUBLICITÉ Lise Millette (directrice), Jacqueline Avril, Francine Gingras, Johanne Guibau, Lucie Lacroix, Chris-

tiane Legault, Lise Major (publicitaires), Marie-France Turgeon, Micheline Turgeon (maquettistes), Johanne Brunet (secrétaires), L'ADMINISTRATION Nicole Carmel (coordonnatrice des services comptables), Florine Cormier, Céline Furoy, Jean-Guy Lacas, Marie-France Légaré, Raymond Matte, Nathalie Parrier, Danielle Ponton, Danielle Ross, Linda Thériault (secrétaires à l'administration), Raymond Guay (responsable du financement privé), LE MARKETING ET SERVICE À LA CLIENTÈLE Christiane Benjamin (directrice), Monique Corbeil (adjointe), Monique L'Heureux, Lise Lachapelle, Olivier Zaida, Rachel Leclerc-Venne, Jean-Marc Ste-Marie (superviseur aux promotions des abonnements), Louise Paquette, LES ANNONCES CLASSÉES ET LES AVIS PUBLICS Yves Williams (superviseur), Françoise Blanc, Manon Blanchette, Dominique Charbonnier, Marlène Côté, Françoise Coulombe, France Grenier, Josée Lapointe, Sylvie Laporte, Pierrette Rousseau, Micheline Ruelland.

LE DEVOIR est publié par l'Imprimerie Populaire Limitée, société à responsabilité limitée, dont le siège social est situé au numéro 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1. Il est composé et imprimé par Imprimerie Dumont, 7743 rue Bourdeau, une division de Imprimeries Québec Inc., 612 rue Saint-Jacques, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans LE DEVOIR. LE DEVOIR est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Québec Inc., située au 775, boul. Lebeau, St-Laurent. Envoi de publication - Enregistrement no 0858. Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec. Téléphone général (514) 844-3381. Abonnements : (514) 844-5738. LE DEVOIR (USPS : 05378) is published daily by L'Imprimerie Populaire, Limitée, 211 rue St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1. Subscription rate per year is \$439.00 USD. Second Class Postage paid at Champlain, N.Y. US POSTMASTER : send address changes to : Insa, P.O. Box 1518, Champlain, N.Y. 12919-1518.